

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'APPROCHE DIALECTIQUE PRAGMATIQUE
DANS L'ANALYSE DES ARGUMENTS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
SOPHIE BEAUPRÉ

DÉCEMBRE 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 -Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

AVANT PROPOS

Une telle motivation à me pencher sur la dialectique pragmatique comme théorie de l'argumentation vient d'observations faites sur le contenu des cours et des manuels destinés aux étudiants voulant s'initier à la pensée critique. Les méthodes d'analyse privilégiées dans le monde de l'enseignement de l'argumentation sont dominées par la logique classique et la rhétorique. Pourtant, une multitude de conceptions de l'argument ont émergé ou se sont précisées dans les dernières décennies, mais encore peu de ces influences sont transposées dans les ouvrages didactiques actuellement trouvés dans nos établissements scolaires. L'enseignement de la logique est certes capital au stade d'acquisition des principes d'analyse formelle chez le jeune apprenant. Les principes de non-contradiction ou de relation conditionnelle, par exemple, ne sont pas toujours bien maîtrisés sans apprentissage systématique. Par contre, l'exclusivité de la logique et de l'étude des liens d'inférence dans l'analyse de l'argument rendent son objet limité. L'argument ne se limite pas aux inférences entre prémisses et conclusions; certaines théories montrent en effet que l'évaluation d'une proposition peut parfois se rattacher à quelque chose d'extérieur à cet ensemble des propositions.

C'est par un besoin d'actualiser les outils d'analyse de l'argument mis à la disposition de l'étudiant qu'ont été écrites les premières pages de ce mémoire. La capacité à évaluer correctement les arguments est cruciale à développer dans une société où les moyens de communication nous permettent de diffuser quantité de messages et de discours contenant de bons, comme de mauvais raisonnements. L'exercice de la pensée critique se fait au quotidien, c'est pourquoi il est impératif de se doter d'outils efficaces dans l'analyse des arguments.

Au terme de la rédaction de cet ouvrage, je tiens à remercier sincèrement le directeur de ce projet, M. Pierre Poirier, sans qui le choix de ce sujet ne m'aurait jamais été donné comme possible. Aussi, j'aimerais remercier MM. Serge Robert et Mathieu Marion qui, en plus de m'avoir suivie au cours de mes deux séminaires de recherche, ont été une source d'inspiration qui, je l'espère, transparaît dans ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS	ii
RÉSUMÉ	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
ÉLÉMENTS THÉORIQUES DE LA DIALECTIQUE PRAGMATIQUE	6
1.1 Le dialogue	6
1.1.1 Argument versus inférence	6
1.1.2 Typologie des dialogues	8
1.1.3 La discussion critique	12
1.2 La persuasion	17
1.2.1 L'inférence présomptive	17
1.2.2 Les forces de la présomption	22
1.2.3 Les stratégies	25
1.3 L'évaluation des arguments	30
1.3.1 Conception générale	30
1.3.2 Critères spécifiques	32
CHAPITRE II	
APPLICATION DE LA THÉORIE ET ANALYSE DES SOPHISMES	36
2.1 Précisions sur le sophisme	37
2.2 Cas de discussion	40
2.3 Synthèse des coups	42
2.4 Évaluation du dialogue	45
CHAPITRE III	
CRITIQUE DE LA DIALECTIQUE PRAGMATIQUE	55
3.1 Sur la présomption	56
3.1.1 La conception du fardeau de la preuve	56

3.1.2 La présomption : fonction cognitive et pratique	58
3.1.3 L'acceptabilité des propositions non-démonstratives	60
3.2 Entre logique et dialogue	63
3.2.1 Le pluralisme logique	63
3.2.2 Le contexte, supplément à l'analyse	66
3.3 Limites de la dialectique pragmatique	71
3.3.1 Types de dialogues et modèles normatifs	71
3.3.2 À propos des stratégies	74
3.3.3 Précisions sur le caractère fonctionnel de la théorie	76
3.4 La dialectique pragmatique comme complément à la rhétorique	79
CONCLUSION	84
BIBLIOGRAPHIE	89

RÉSUMÉ

Le présent mémoire retrace les éléments théoriques de l'approche dialectique pragmatique dans l'analyse des arguments. C'est en grande partie sur les principes mis de l'avant par Douglas Walton que s'élabore cette théorie. Un des principes fondamentaux de cette approche est qu'un argument, en plus d'être évalué selon sa validité logique, doit être évalué en fonction du contexte dans lequel il s'inscrit. Ainsi, un argument a nécessairement deux dimensions: une logique et une contextuelle. Le respect de l'argument envers son contexte est évalué selon des normes particulières à chaque type de dialogue. L'argument, qui est pris dans un ensemble de règles, doit par conséquent être considéré comme un coup dans un jeu spécifique du dialogue.

Nous avons appliqué la théorie de la dialectique pragmatique à une vraie discussion. Le dialogue qui a été analysé est de type critique – type dans lequel les raisonnements basés sur l'abduction et la présomption sont permis. Le fonctionnement de ces logiques non-monotones est également étayé ici car elles sont au centre de la dialectique pragmatique. Enfin, les éléments de cette théorie nous ont permis de reconstituer une liste de sept critères d'évaluation de l'argument. Avec cette nouvelle approche de l'argument vient une nouvelle conception du sophisme, qui n'est plus ni que logique ni que rhétorique.

INTRODUCTION

Ce mémoire est consacré à la présentation, à l'application et à la critique de la théorie dialectique pragmatique. Cette théorie fait partie de la discipline vouée à l'étude des arguments et, par extension, des sophismes. La dialectique pragmatique – que nous abrégons par DP – est le résultat de travaux effectués par Douglas Walton et qui tient sa particularité d'analyser les arguments par rapport au contexte du dialogue auquel ils appartiennent. La définition qu'il donne à l'argument témoigne de cet axe théorique : «l'argument est l'utilisation du raisonnement en contexte de dialogue¹». La théorie sera dite pragmatique en raison du fait que les arguments sont évalués pour leur qualité à faire progresser l'échange, ou à l'entraver. L'étude de l'échange discursif est donc centrale pour déterminer si un argument doit être retenu ou rejeté. C'est justement *parce qu'il* se trouve dans un contexte discursif donné qu'un énoncé est susceptible de soutenir une thèse ou d'être attaqué; autrement dit, que cet énoncé peut être appelé «argument».

Cette approche dialectique pragmatique provient d'un ensemble d'influences et de conceptions que Walton aura sélectionné et intégré dans son cadre théorique. Le terrain originel de cette approche est celui de la dialectique formelle initialement développée par Paul Lorenzen et l'École d'Erlangen (dont Eric Krabbe), et poursuivie par Jaakko Hintikka, entre autres. Les tenants de cette approche ont vu que l'essentiel de l'argumentation est une question de tirer profit d'une séquence de jeu en effectuant le bon coup au bon moment. La mise en lumière de cette dynamique contraste avec la logique qui, elle, est concentrée sur les conditions statiques de vérité. Cette conception enrichit le travail d'évaluation des arguments puisque ceux-ci sont perçus comme des raisonnements rendant compte d'une stratégie orientée vers un but. Le cadre donné par le dialogue fournit une dimension supplémentaire à l'évaluation des arguments.

Toutefois, un élément majeur qui permet de distinguer la dialectique pragmatique de la dialectique formelle est que la DP tente d'élaborer son cadre théorique en tant qu'outil

¹ Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 177 (traduction libre).

d'analyse de discussions pouvant advenir dans la vie courante. Les jeux dialogiques tels que développés par Lorenzen ne fournissent pas d'instruments autres que celui de l'établissement de la preuve formelle, et ceci ne peut être transféré sur l'étude d'échanges quotidiens réels comme le mentionne Wilfrid Hodges : « [...] there are of course real-life logical contests, where two people try to out-argue each other. One can try to formalise the accepted rules of these contests (e.g. Walton and Krabbe). I see no connection between them and the games we have been considering, and certainly none with the games of Lorenzen. »² Les énoncés qui sont avancés dans un dialogue seront tout de même toujours conçus comme des «coups» à l'intérieur du jeu du dialogue.

D'un autre côté, il est impossible de dire que la dialectique pragmatique se range du côté de la logique informelle. Les thèses de Walton ont été influencées en partie par la logique informelle puisque celle-ci critique aussi l'exclusivité de la logique dans l'analyse des arguments dans des situations réelles. Douglas Walton et John Woods ont même admis dans leur *Critique de l'argumentation : Logique des sophismes ordinaires* qu'ils étaient étiquetés par défaut au courant informel parce qu'ils étaient partisans de la pluralité méthodologique. Par contre, ils ont de grandes réserves face à certaines pratiques cataloguées sous cette expression. Le cadre proposé par Walton englobe à la fois la dimension logique de l'argument, mais aussi la dimension rattachée au dialogue. Ces deux aspects doivent être développés dans un cadre formel et normatif soutient-il.

Walton a dû élargir la notion de preuve de son système dialectique aux raisonnements basés sur des inférences pouvant être prises en défaut, prenant ainsi en compte les logiques non-monotones. Les types de raisonnement ou d'inférences acceptés dans un dialogue sont nombreux et c'est pourquoi la dialectique pragmatique est qualifiée de pluraliste en termes de logique. Douglas Walton et John Woods, suite aux travaux de Charles Hamblin et sa critique du traitement standard des sophismes³, ont dû reconnaître qu'il faille avoir recours à d'autres types de systèmes logiques pour rendre compte de la valeur des arguments. Dans certains cas, l'ajout de nouvelles informations au cours d'un dialogue fait qu'une telle inférence doit être

² Wilfrid Hodges, *Dialogue Foundations I*, p. 30.

³ Charles Hamblin, *Fallacies*, 1970.

évaluée de façon particulière (ces informations contrecarrent le lien d'inférence qui serait normalement attendu entre deux prémisses et une conclusion). Ainsi, la dialectique pragmatique doit intégrer une logique plus souple en adoptant des principes tels que la non-monotonie, même s'il n'est pas exclu de tomber sur une implication matérielle pour laquelle le caractère monotone de l'inférence sera préservé. De plus, les raisonnements sont basés très souvent sur des règles générales. L'approche de Toulmin à cet égard sera d'ailleurs retenue comme nouveau paradigme par la dialectique pragmatique, faisant passer la logique de la mathématique à la règle générale⁴. La plupart des inférences rencontrées dans les dialogues quotidiens ne repose pas sur des lois absolues, mais sur des généralisations ou des règles.

Un autre élément fondamental a été pour Walton de souligner dans sa théorie l'existence de prémisses «cachées». Dans le cas d'échanges réels, les thèses avancées ne tournent pas constamment autour de la proposition de départ : des prémisses peuvent survenir au cours de l'échange où elles devront être analysées à leur tour, ce qui aura comme effet de dévoiler encore plus de propositions que celles présentées au départ. C'est par le dévoilement progressif des propositions que les locuteurs peuvent se rapprocher davantage du but du dialogue en question. Walton développe avec Krabbe le concept de *bagage d'engagements* (*commitment-store*) qu'un participant possède et qui contient des énoncés envers lesquels ce dernier est prêt à s'engager. Ce bagage est en quelque sorte le contenu à partir duquel les locuteurs vont pouvoir avancer. Chaque locuteur est appelé à se commettre, c'est-à-dire à prendre position en avançant des propositions, et à critiquer les énoncés mis de l'avant par son interlocuteur. Le bagage d'engagements devient un élément déterminant pour reconnaître lequel des participants a une meilleure connaissance du sujet du dialogue, et par conséquent, lequel est le plus apte à gagner. Le bagage d'engagements de chaque participant va donc être modifié tout au long du dialogue par des opérations d'ajout ou de retrait d'énoncés.

Le locuteur qui s'engage dans un dialogue doit pouvoir être en mesure de déterminer le but principal de l'échange, car c'est ce qui orientera sa stratégie et le choix de ses coups. Dans sa théorie du dialogue, Walton identifie un ensemble de six types de dialogues qui sont

⁴ «Behind this lies a paradigm shift for logic from 'mathematics' to 'law'», van Benthem, *Logic and Argumentation*, p. 28.

discriminés par leur but spécifique; l'enquête, la délibération, la querelle sont quelques exemples de ces types. En ce qui concerne ce travail, le type de dialogue sur lequel nous nous pencherons plus attentivement est celui de la persuasion. Nous étudierons en profondeur la discussion critique qui est un sous-type de persuasion. Puisque nous nous attachons particulièrement à l'analyse et à l'évaluation des arguments, il apparaît pertinent de ne s'en tenir qu'à ce type d'échange : l'argumentation étant le fondement même de cette discussion. Les éléments théoriques présentés dans le premier chapitre seront donc essentiellement ceux qui valent pour le dialogue de persuasion.

Par ailleurs, un argument doit non seulement être jugé comme étant valide, mais aussi comme étant acceptable dans un contexte donné et ce, en fonction du but et des stades de la discussion. Un argument n'est pas seulement un ensemble prémisses-conclusion isolé, mais une proposition soumise à la critique à l'intérieur de séquences de coups où les engagements des participants doivent être dévoilés. Il s'agit d'évaluer l'argument dans son apport à une discussion et de le replacer dans la dynamique des échanges entre les participants : ce qu'ils vont statuer et ce qu'ils vont rejeter. Les différents modèles de dialogue indiquent quels sont les coups permis ou pas à tel moment de la discussion. Un argument fallacieux est donc un argument qui ne respecte pas soit la justesse de l'inférence, soit la progression adéquate de l'échange. C'est ce que nous allons voir au deuxième chapitre lorsque nous procéderons à l'analyse d'un dialogue réel et exposerons les éléments permettant d'identifier les sophismes.

Bref, les modèles de dialogues sont pour Walton des dispositifs voués à une analyse efficace et rigoureuse des arguments. Walton propose une théorie qui expose le caractère singulier de l'argumentation par rapport à d'autres types de discours et tente de rendre possible un développement systématique et cohérent de la logique appliquée. Le caractère applicable de la théorie à de réelles discussions et arguments est la pierre angulaire pour la dialectique pragmatique. Pour la DP, l'argument est défini d'une façon plus large et plus englobante que les définitions jusqu'alors utilisées (logique et rhétorique par exemple), ce qui permet une analyse plus fine des phénomènes encourus dans un dialogue, c'est-à-dire des «coups joués». En fait, la dialectique pragmatique intègre les deux premiers aspects, mais les surmonte en proposant une définition plus globale qui accorde de l'importance au dialogue.

Ainsi, la théorie de Walton se veut générale. Elle tente d'expliquer et de rendre compte de l'ensemble des arguments : les bons, comme les mauvais arguments doivent être expliqués et analysés de la même façon, à l'aide d'un même système. C'est par le biais d'une logique contenue dans une forme dialogique que Walton entend englober l'ensemble des aspects entrant dans l'évaluation des arguments. Nous verrons dans le troisième chapitre – chapitre consacré à la critique de la théorie – si la dialectique pragmatique réussit son pari.

Pour mener à bien la présentation, l'application et la critique de la dialectique pragmatique, nous nous sommes concentrés sur les ouvrages théoriques de Douglas Walton s'échelonnant sur une période d'une vingtaine d'années environ (de 1984 à 2005). Les travaux de Walton passent d'une période très formelle avec son collègue Eric Krabbe (*Commitment in Dialogue*) à une période qui l'est moins, notamment par ses travaux effectués avec John Woods. Nous avons également choisi de faire allusion à d'autres auteurs qui sont rattachés de près à la DP et qui apportent des précisions à propos de certaines notions. Les travaux de van Eemeren et Grootendorst seront ceux qui prendront une place plutôt importante puisque ce sont les théoriciens du modèle normatif de la discussion critique repris par Walton.

Le premier chapitre consistera en un portrait global de la théorie dialectique pragmatique par l'exposé des éléments entourant le dialogue : la définition de l'argument, la typologie des dialogues ainsi que la discussion critique plus particulièrement. C'est à partir de cet exposé de la théorie que nous pourrons procéder à l'application de celle-ci au deuxième chapitre. Cette application est réalisée à partir d'une discussion faite par deux étudiants de philosophie autour d'une question polémique : «Quels seraient les moyens pour enrayer les préjugés face à la diversité sexuelle?» Nous verrons que ce dialogue contient de bons, comme de mauvais arguments. L'identification de ceux-ci nous amènera à synthétiser la conception que se fait la dialectique pragmatique du sophisme. Enfin, notre troisième chapitre sera celui consacré à la mise à l'épreuve de la DP, c'est-à-dire à sa critique. C'est alors que nous pourrons souligner les apports importants de la théorie, mais aussi certaines de ses limites.

CHAPITRE I

ÉLÉMENTS THÉORIQUES DE LA DIALECTIQUE PRAGMATIQUE

Nous avons retenu parmi l'ensemble des ouvrages de Walton les éléments qui se présentaient comme essentiels à la bonne compréhension et analyse des arguments. Ces principes de base de la dialectique sont retenus pour élaborer un cadre d'analyse pragmatique de l'argument, c'est-à-dire un cadre où les arguments sont évalués en fonction de leur apport ou de leur entrave au dialogue. Autrement dit, l'argument est évalué selon sa contribution à l'atteinte du but du dialogue. Les buts des dialogues peuvent varier et c'est pourquoi Walton propose une typologie de six dialogues, qui regroupent chacun à leur tour des sous-types. Ainsi, le but est déterminé par le type de dialogue dans lequel les locuteurs se sont engagés. Le contexte prescrira le type d'engagement que les locuteurs doivent avoir envers ce qu'ils avancent. Les règles du jeu, ou structure du dialogue, doivent être connues afin de pouvoir analyser la justesse de la correspondance de l'argument avec son contexte. Dans ce chapitre, il sera question des composantes de la dialectique pragmatique, c'est-à-dire des éléments qui entrent dans la dynamique des échanges et qui nous permettent d'analyser les arguments de façon globale. Le premier point portera sur le dialogue et contiendra les éléments suivants : la notion d'argument par opposition à inférence, la typologie des dialogues et, de façon plus précise, le dialogue critique. Nous verrons au deuxième point le principe de persuasion avec l'inférence présomptive, les forces de la présomption et la stratégie. Le dernier point sera consacré aux critères d'évaluation généraux et spécifiques indispensables à mettre en application par chaque locuteur à l'intérieur d'un échange.

1.1 Le dialogue

1.1.1 Argument versus inférence

La définition de ce qu'est un argument est crucial pour comprendre le bien fondé de la théorie dialectique pragmatique; il s'agit de la première étape vers la compréhension du cadre

d'analyse dialectique. La définition traditionnelle stipule que l'argument correspond à une proposition faisant partie d'un groupe et identifiée comme découlant des autres qui lui servent d'appui ou de fondements⁵. Lorsqu'on regarde la définition de l'approche pragmatique, l'argument ne peut être détaché du fait qu'il est intrinsèquement lié à un échange. Dire que l'argumentation est une activité sociale est un pléonasme selon la DP. Ceci modifie de façon importante la définition traditionnelle de l'argument. Une inférence ou un raisonnement devient un argument par l'ajout d'une caractéristique essentielle, celle d'être au centre d'un dialogue où il y a divergence de point de vue entre un parti qui doit en convaincre un autre.

Douglas Walton fait une distinction majeure entre un *argument* et une *inférence*. L'argument dit-il est nécessairement orienté vers un but – on veut prouver quelque chose – alors que l'inférence peut aller dans n'importe quelle direction. Cette dimension accordée à l'argument conduit à un contraste important avec la conception standard qui fait de l'argument un ensemble de prémisses permettant d'inférer une conclusion. Cette conception logique est davantage une théorie de l'inférence que de l'argumentation, même si, évidemment, les inférences entrent en jeu dans l'élaboration d'un argument. L'inférence peut aller dans toute direction tandis que l'argument est limité aux prescriptions du type dialogique.

Aussi, contrairement à l'argument, l'inférence peut correspondre à un seul maillon dans une chaîne de raisonnement, il ne requiert en fait aucune base initiale ni but à atteindre. L'inférence est le lien entre une proposition qui, soumise à une certaine règle, est inférée des prémisses. L'argument est nécessairement contraint au fardeau de la preuve⁶. Un argument possède nécessairement une base initiale (le contentieux) et est dirigé vers un but (atteindre la meilleure solution au problème, c'est-à-dire prouver que la proposition avancée est celle qu'il faut retenir). Le critère de pertinence est par conséquent incontournable. Une illustration de la distinction fondamentale entre inférence et argument peut être établie dans l'exemple suivant : les causes contenues dans les propositions suivantes témoignent de cette différence :

⁵ Copi dans Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 163.

⁶ Douglas Walton, *ibid*, p. 171.

«Jude doit être un sujet britannique parce qu'il est né aux Bermudes» est une inférence, tandis que la proposition «Pamela doit se faire avorter parce qu'elle est mineure» est un argument. En fait, l'argument présuppose toujours un contentieux impliquant une orientation à convaincre son interlocuteur. Il importe par conséquent de ne pas utiliser les termes «argument» et «inférence» de façon interchangeable. Ne baser la définition de l'argument que sur le concept d'inférence est limitatif.

L'argument peut faire l'objet de trois usages principaux dans une discussion afin de parvenir le plus possible à l'atteinte du but. Le premier est celui où l'argument sert à *prouver* une assertion, c'est-à-dire où un locuteur va donner des preuves ou soutenir une proposition avec des faits. Les prémisses jouent le rôle d'assertions orientées vers le but d'obtenir une conclusion spécifique. Cette fonction peut être tout aussi positive (en appuyant une proposition) que négative (en réfutant une proposition). Le deuxième usage qui peut être fait d'un argument est l'usage *hypothétique* où les prémisses fonctionnent comme de simples suppositions et où le but du locuteur est seulement d'avancer sans avoir à confirmer sa proposition. Le troisième usage est celui où les prémisses font figure de *présomptions*. Ceci permet à un locuteur de pousser le dialogue plus loin en tirant les conséquences de la proposition en question. Cet usage est une confirmation provisoire d'une proposition; il est donc un amalgame des deux autres usages.

1.1.2 Typologie des dialogues

Afin de saisir toutes les particularités de la discussion critique, il importe d'abord de pouvoir mettre ce type de dialogue en rapport avec d'autres. Ceci permet de déterminer si les idées amenées dans un dialogue sont effectivement du ressort de la discussion critique et non pas d'un autre type. Ceci rend possible la détection de tout glissement ou de tout sophisme. Le dialogue constitue un cadre spécifique dans lequel peuvent apparaître plusieurs types d'énoncés. Pour Walton, un dialogue est *une activité réunissant deux participants ou plus échangeant une série de messages verbaux à l'intérieur d'une séquence de coups qui est semblable à un jeu*. Les arguments peuvent faire partie de plusieurs types d'échanges, mais

ils apparaissent incontournables dans le cas du dialogue de persuasion. Les arguments prennent en effet une place prépondérante dans ce type de dialogue, mais ne sont pas exclusifs à ce type de discussion. La théorie de la dialectique pragmatique répertorie en tout six types de dialogues ayant leur propre mécanique. À ces types de dialogues est souvent associé un système développé par ailleurs en logique ou en sémantique des jeux dialogiques. Les types de dialogues sont les suivants : la persuasion, la négociation, le dialogue éristique, l'enquête, la délibération et la recherche d'information.

La persuasion est le type général de dialogue qui contient celui qui nous intéresse particulièrement ici : la discussion critique. Le but de ce dialogue est de tester la plausibilité des arguments proposés par les participants. Rappelons que ce dialogue survient lorsqu'il y a conflit entre deux informations; lorsque nous sommes en présence d'un cas d'inconsistance entre deux thèses. Les systèmes associés à ce type de dialogue sont ceux de Hamblin, Lorenzen et Hintikka dans les approches plus formelles. Mais comme nous l'avons évoqué plus haut, des systèmes pragmatiques comme celui de Walton sont également du nombre afin de rendre possible une analyse globale de l'argument. Le succès de ce dialogue sera la résolution d'un conflit établie sur la bonne foi des locuteurs. Chacun tentera de persuader son adversaire de changer de position initiale au profit de la sienne. La raison devra guider le dénouement du dialogue.

Pour la négociation, son but est de faire avancer un argument à son avantage, c'est-à-dire faire une offre à son interlocuteur et tenter d'obtenir le plus de concessions de sa part. Nous pouvons voir cela comme une tentative de faire une «bonne affaire» à laquelle on associerait la théorie des jeux en économie pour en analyser les coups. Le dialogue prend naissance dans un conflit d'intérêt entre deux partis. Par contre, chaque participant possède un ou plusieurs objets pouvant être échangés avec l'autre afin d'obtenir l'objet convoité. Le négociateur clarifie ce à quoi il tient afin d'argumenter adéquatement contre des offres qui ne sont pas intéressantes. En sachant ce à quoi l'autre tient le plus, le négociateur peut faire valoir la faisabilité de ses concessions dans le sens souhaité par son adversaire. Un terrain d'entente peut ainsi être trouvé. Le dialogue éristique ou la querelle (qui en est un sous-type) s'apparente à ces deux premiers dialogues du fait qu'il naît d'un antagonisme entre deux

participants. Un procédé utilisé par un locuteur est de réduire ou d'écraser son adversaire par des propos souvent irrationnels, car il a le sentiment d'avoir été injustement traité par lui. La plupart du temps, le raisonnement à l'intérieur d'une querelle est utilisé de façon polémique afin de blâmer l'autre, tout en prétendant être des plus raisonnables par les justifications rattachées à ses arguments. Le but de la querelle est somme toute d'en arriver à une nouvelle donne dans la relation entre les participants.

Du côté de l'enquête, l'objectif est de trouver des preuves qu'une telle proposition est vraie ou fausse (ou encore qu'il n'y a pas assez de preuves pour tirer de conclusion). Il n'est pas nécessaire que les deux participants divergent sur la proposition en question. Lorsqu'on ouvre une enquête, c'est que aucun des partis n'a d'information à propos du problème ou de l'hypothèse soulevée. Les locuteurs, à la base, sont dans l'ignorance. Les systèmes de Kripke, Brouwer ou Heyting seraient ceux appropriés pour analyser ce type de dialogue. Les prémisses qui vont être retenues seront celles qui feront partie du bagage de connaissance commun aux participants. L'enquête correspondrait ainsi aux recherches scientifiques ou aux rapports de commissions spécialisées chargées d'élucider une question. La délibération est semblable à l'enquête parce qu'elle vise à trouver une réponse à la question : «Comment agir?» et exige une investigation. Aussi, chaque participant à la discussion tente d'influencer l'aboutissement de la délibération. La délibération émerge d'un besoin de trouver une direction à l'action et ce faisant, exige une conclusion prudente. Tout comme l'enquête, la délibération peut ne pas présenter de conflit entre les participants. Par contre, dans le modèle de Walton, la délibération contient un stade d'argumentation où les participants avancent et soutiennent des positions pour et contre face à des solutions possibles. Une entente entre les partis est souhaitée, bien que non obligatoire, puisqu'un vote ou une autorité peut trancher en cas d'impasse.

Du côté de la recherche d'information, on vise la transmission d'un savoir. La relation entre les participants à ce dialogue est asymétrique : un «connaissant» transmet à un «apprenant». Ce dernier peut être une personne qui cherche à savoir où se trouve un objet, comment utiliser tel ou tel outil, quoi faire dans telle situation, etc. Dans ce type de dialogue, il appert que l'un des participants détient des connaissances que l'autre n'a pas, mais désire

avoir. Le but principal de ce dialogue est de rééquilibrer la distribution de la connaissance. L'utilisation du raisonnement à l'intérieur de ce dialogue est faite pour partager de l'information. Il existe en ce sens quelques sous-types à l'intérieur de ce dialogue, comme par exemple l'avis de l'expert, l'entrevue, le dialogue didactique.

Le tableau de Douglas Walton ci-dessous répartit logiquement les dialogues selon leur but et leur source d'apparition.

Tableau 1.1
Typologie des dialogues

Situation initiale But principal	CONFLIT	PROBLÈME SOULEVÉ	DIFFUSION INSUFFISANTE DE L'INFORMATION
SOLUTION STABLE	Persuasion	Enquête	Recherche d'information
ACCORD PRATIQUE / ENTENTE SUR L'ACTION	Négociation	Délibération	
ACCOMMODEMENT (PROVISOIRE)	Éristique		

D'après D. Walton et E. Krabbe, *Commitment in Dialogue*, 1995, p.80

La première colonne est caractérisée par le fait que la source de ces dialogues est un conflit entre deux points de vue. Le dialogue de persuasion part d'un conflit qui est à l'origine du dialogue, mais les locuteurs cherchent à trouver une solution stable à propos d'une perception du monde que l'on veut voir perdurer dans le temps. La négociation est elle aussi initiée par un conflit entre deux points de vue, mais on cherche ici à trouver un terrain d'entente plutôt rapide qui permettra à chacun de passer à l'action. La querelle a également comme point de départ un conflit, mais le but de ce dialogue est de discréditer son adversaire afin de gagner sur lui. Malgré tout, le but de ce dialogue demeure l'accommodement sans avoir recours au contact physique.

La deuxième colonne est celle basée sur un questionnement, un problème à résoudre. On retrouve deux types de dialogues : celui voulant mener à une solution stable et ayant une portée cognitive (l'enquête), et celui menant à un accord sur l'action et ayant une portée

pratique (la délibération). Enfin, la troisième colonne est représentée par un seul type de dialogue, celui de la recherche d'information. Ce dialogue émane du fait que le locuteur a des carences en information et se caractérise par le fait que la réponse trouvée sera stable, voire permanente. Dans l'ensemble de ces six types de dialogues, il est possible de distinguer ceux qui sont de nature intrinsèquement collaborative (ce sont l'enquête, la recherche d'information et la délibération) et ceux qui ont une base d'adversité (la persuasion, la négociation et le dialogue éristique). Le cas de la persuasion, toutefois, n'est pas si tranché puisque la coopération est aussi une caractéristique à ce dialogue qui a comme principe la bonne foi des locuteurs.

Bien qu'ils soient discriminés les uns des autres, ces dialogues ne sont pourtant pas utilisés de façon exclusive. Dans la plupart des dialogues, on retrouve un mélange de quelques types différents, c'est ce qu'appelle Walton les «mixed dialogues». Au cours d'un échange, le recours temporaire à d'autres types de dialogues est permis, et même souhaitable. En fait, c'est ce qui se produit dans la plupart des dialogues réels. Le principe de cette typologie est de pouvoir déterminer l'orientation principale d'un dialogue donné de façon à vérifier si chaque proposition amenée va dans le sens de ce point de départ. La typologie des dialogues nous donne les outils pour s'assurer que l'on revient toujours au but initial afin d'éviter de déraiser. C'est ce qui détermine quels sont les coups permis ou non. Cela peut être le cas par exemple d'un dialogue qui aurait comme but général la négociation. Dans cette négociation, des sous dialogues tels que la persuasion ou l'enquête pourraient être très utiles pour faire avancer la discussion. Par contre, l'inverse ne serait sans doute pas acceptable : négocier avec son interlocuteur alors que le but du dialogue est la persuasion ou l'enquête serait fallacieux. Nous verrons au deuxième chapitre comment le glissement entre deux types de dialogue peut-être un élément important dans l'analyse des sophismes.

1.1.3 La discussion critique

Nous avons mentionné plus haut que la discussion critique fait partie du type de dialogue plus général qu'est la persuasion; c'est celui sur lequel nous nous penchons plus

particulièrement dans cette présente étude. Lorsqu'il est question de discussion critique, chaque locuteur amène une thèse qui semble découler logiquement de prémisses. Chaque thèse est présentée comme étant la meilleure, et chacun croit posséder le raisonnement qui lui permettra de gagner le débat. Étant donné que les raisonnements sont souvent basés sur des phénomènes plausibles, la discussion critique s'ouvre généralement sur une dissonance cognitive où deux propositions sont présentées comme vraies et semblent posséder un degré de véracité potentiel, mais qui sont incompatibles. Or, l'objectif de la discussion sera de déterminer lequel des deux interlocuteurs a vraiment raison (ou se rapproche le plus de la vérité). La discussion critique se développe généralement autour de propositions qui entrent en contradiction les unes avec les autres et qui sont inconsistantes. Autrement dit, le « jeu » de la discussion critique naît à partir d'une dissension au sujet d'une question :

Toute argumentation suppose un *problème*, c'est-à-dire un dissensus, réel ou imaginaire, sur une question précise; vu qu'il ne peut pas y avoir d'argumentation sans langage, toute question doit être formulée en forme de *thèse*. D'un point de vue pragmatique, tout argument vise à faire accepter sa thèse par son interlocuteur. Généralement parlant, toute argumentation vise à transformer un dissensus en consensus. Ajoutons une dernière observation générale : il n'y a que deux *orientations argumentatives* possibles – *le pour* et *le contre*.⁷

La discussion critique est l'endroit où évoluent les locuteurs pour prouver que leur thèse est la bonne. Puisque ce type de discussion a cours à des moments où l'expérimentation n'est pas possible, les propositions de la discussion critique revêtent bien souvent un caractère provisoire. L'introduction de la logique de la présomption dans le paradigme dialectique pragmatique est en ce sens incontournable. La présomption est une proposition qui laisse place au doute et au questionnement, mais elle permet de tirer des conclusions (toutes provisoires soient elles) dans une discussion critique. Nous verrons ces concepts plus en détails dans la deuxième section de ce chapitre.

La théorie dialectique pragmatique puise dans une autre théorie proche parente de la sienne en ce qui a trait aux règles de progression de la discussion critique. Walton va en effet intégrer la théorie normative des stades de la discussion de Frans van Eemeren et de Rob

⁷ Ekkehard Eggs, *Grammaire du discours argumentatif*, p. 19.

Grootendorst⁸ dans son modèle. Cette théorie permet de circonscrire encore plus spécifiquement la discussion critique en saisissant l'ensemble des prescriptions associées à ce type de dialogue. Une discussion critique pouvant atteindre correctement son but est régie par un code de conduite précis dans lequel les arguments vont être acceptés ou rejetés. Ce code est composé de quatre phases successives dans le temps : la phase conflictuelle, la phase d'ouverture, la phase argumentative, et la phase conclusive. Une façon de bien saisir comment se délimitent ces phases est en relevant les différents sophismes pouvant apparaître à l'intérieur de chacune.

La première phase est celle du conflit. Même si la discussion n'est pas ouvertement enclenchée à ce stade, il est possible de rencontrer quand même certains sophismes. La phase conflictuelle est celle où un locuteur fait voir son doute ou remet en question un sujet quelconque. Un sophisme pouvant survenir lors de cette phase serait pour un locuteur d'affirmer le caractère « sacro-saint » d'une thèse en disant que personne ne peut nier ce fait. Il s'ensuit alors un blocage total de toute volonté de discuter de la question, et c'est ainsi que le sophisme est apparaît. Un autre exemple de sophisme à cette étape est lorsqu'un locuteur refuse le doute de son adversaire prétextant que ce dernier ne ferait que répéter les propos d'une personne ni intelligente ni fiable. Nous serions donc en présence d'un argument *ad hominem* abusif qui tenterait d'évacuer toute possibilité d'ouvrir le débat en raison de la provenance douteuse du questionnement.

La phase d'ouverture consiste à exiger de quelqu'un de défendre son point de vue face à la thèse qu'il soutient. Il s'agit autrement dit de la phase où l'on écope du fardeau de la preuve. Un des sophismes serait de se soustraire de ce fardeau en s'immunisant contre toute critique, comme par exemple en ayant recours à des thèses naturalistes ou essentialistes : « Il est dans la nature humaine de... ». La troisième phase, la phase argumentative, est celle où les interlocuteurs sont priés de défendre leurs points de vue par le biais d'arguments. Cette phase comprend cinq règles de conduite :

⁸ van Eemeren, Frans H. et Rob Grootendorst. « Les sophismes dans une perspective pragmatico-dialectique » dans Alain Lempereur, *L'argumentation*. p.175.

- 1) une thèse ne peut être défendue qu'en alléguant des arguments relatifs à cette thèse;
- 2) une personne peut être tenue aux prémisses qu'elle avait gardées implicites;
- 3) la défense est concluante si elle est défendue au moyen d'arguments issus d'un point de départ commun;
- 4) la défense est également concluante si le schème d'argumentation communément accepté au départ est conservé;
- 5) les arguments utilisés (explicites ou non) doivent être valides.

Ainsi, les sophismes peuvent être encourus à tout moment dans cette phase si une de ces règles n'est pas respectée. Pour la première règle, une transgression possible du discours serait d'avoir recours à des « ruses » rhétoriques et de jouer sur les émotions du public. La seconde règle pourrait facilement être violée par un interlocuteur en attribuant à son adversaire une prémisse implicite exagérée. La règle trois serait transgressée si l'un des interlocuteurs faisait une présentation abusive d'un énoncé en cachant sa proposition dans une présupposition, comme par exemple quelqu'un demandant à son interlocuteur « Quand est-ce que vous avez cessé de frauder dans vos rapports d'impôts ? ». Cette proposition démontre évidemment que le locuteur sous-entend que son adversaire a triché lors de sa déclaration d'impôts. Cette proposition n'est peut être pas partagée par les deux partis. De plus, si un locuteur, pour prouver son point, faisait une analogie entre deux événements très différents, il basculerait dans un schème d'argumentation inapproprié et violerait du coup la règle quatre. Ce serait le cas pour l'exemple amené par van Eemeren : « Tu n'auras pas ce disque compact, ton père et moi n'en avions pas non plus lorsque nous étions jeunes »⁹. Enfin, la cinquième règle est celle qui voit à ce que tous les arguments amenés soient «valides» dans la mesure où ils se basent sur des prémisses vraies. Si un interlocuteur appuie son argumentation sur le fait que Louis Armstrong n'était pas un musicien de jazz, alors il viole la règle cinq.

Les phases conflictuelle et d'ouverture fonctionnent comme des moyens de mettre en place les buts de la discussion, de déterminer le fardeau de la preuve initial et d'installer toute

⁹ van Eemeren et Grootendorst. *ibid.*, p.180.

autre règle procédurale veillant à la résolution du conflit. Une discussion critique est un chemin interactif dans des chaînes de raisonnements qu'aucun locuteur n'est capable d'en prédire la direction. Cet ensemble de prescriptions, c'est-à-dire les règles et orientations de la discussion critique, constitue la façon d'imposer les contraintes nécessaires au bon déroulement de l'argumentation et de lui donner les moyens de parvenir à une conclusion. Ce sont des règles s'ajoutant au critère très large qu'est le but du dialogue.

Enfin, il est possible de distinguer la discussion critique du procédé de découverte scientifique. Cette distinction est essentielle car elle détermine la force des arguments qui doivent être amenés dans un type de dialogue ou dans un autre. Ces deux dialogues sont semblables par le fait qu'ils exigent de faire renverser le fardeau de la preuve sur le parti qui s'opposerait à la proposition. Ce n'est qu'en fournissant une preuve du contraire que l'on peut remettre en question l'affirmation posée comme étant vraie. Autrement, cette proposition doit être considérée comme faisant partie du savoir. Par contre, du côté de la discussion pratique, certaines propositions ne sont pas exclusivement présentées en tant qu'assertions, c'est-à-dire des propositions qui rendent compte du savoir établi, mais aussi en tant que présomptions, c'est-à-dire en tant que propositions plausibles ou raisonnablement acceptées. Pour la recherche scientifique, toutes les propositions sont présentées comme des assertions à partir desquelles on peut bâtir des preuves. La discussion critique ne peut se permettre d'en appeler à tout moment à l'investigation pointue, car il serait impossible de délibérer dans des temps raisonnables. Pour la recherche scientifique, c'est le contraire : les présomptions sont présentes, mais il faut les écarter.

Comme mentionné plus haut, le type de dialogue critique est caractérisé par l'étude de questions litigieuses, c'est-à-dire où il y a plus d'un point de vue qui s'affrontent sur la question. Cependant, le propre de la discussion critique est d'être orientée vers un but particulier : celui de résoudre le conflit d'opinion de façon rationnelle. On est dans une discussion critique tant et aussi longtemps qu'on oriente notre raisonnement vers ce but. Sinon on glisse vers les autres types de dialogues que sont la querelle et la négociation, qui

révèlent un conflit personnel plus profond ou un conflit d'intérêt¹⁰. La discussion critique est une action concertée de tous les partis en vue de trouver la meilleure réponse possible à la dissension sur une question. Les locuteurs procèdent par une stratégie particulière que demande la persuasion de son interlocuteur. Ainsi, il s'avère important de comprendre les mécanismes de la persuasion que nous abordons dans la section suivante.

1.2 La persuasion

1.2.1 L'inférence présomptive

Il existe des distinctions à faire entre présomption et hypothèse. La présomption se distingue de l'hypothèse dans le sens où elle n'a qu'une seule valeur de vérité (jusqu'à preuve du contraire) tandis que l'hypothèse peut avoir les deux valeurs (vraie ou fausse). On peut soumettre une hypothèse même si l'on sait qu'elle est fausse : on peut l'envisager, c'est-à-dire faire comme si elle est vraie, tant et aussi longtemps qu'on est conscient de parler d'un monde complètement hypothétique. On peut admettre ou rejeter une hypothèse librement à tout moment, car elle est introduite par la formule «supposons que». À l'opposé, la présomption est une proposition que l'on doit tenir pour vraie (jusqu'à preuve du contraire). Elle implique un engagement de la part des locuteurs. La présomption est différente de la connaissance absolue, elle est plutôt une proposition qu'on est invité à accepter tout en laissant place à d'éventuelles remises en question. Ainsi, la présomption est introduite par une formule explicite ou non du type «corrige-moi si je me trompe». Elle serait en ce sens plus forte que l'hypothèse.

La présomption a aussi comme caractéristique de se démarquer de l'implication matérielle. Cette implication ne peut s'appliquer à toutes les inférences faites dans un dialogue : les inférences faites par les locuteurs n'évoquent pas toutes des causes matérielles absolues. En fait, plusieurs d'entre elles parlent plutôt de phénomènes complexes que l'entendement a identifié sous la forme de généralisations qui, il va sans dire, ne sont pas

¹⁰ Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 95.

absolues. En fait, ce que propose Walton est d'adopter la formalisation des inférences faites à partir de généralisations, ce qui relève de l'inférence de type *abductif*. Ce type d'inférence n'est pas monotone puisqu'en ajoutant une prémisse à l'inférence, la valeur de la conclusion peut changer; c'est là que l'inférence faite dans les conditions normales serait prise en défaut. Les exemples suivants illustrent la différence de ce type d'inférence avec des inférences faites à partir de deux ou trois prémisses, dont une conditionnelle :

Exemple 1 :

Lorsque Jean sort de la maison, il met son chapeau
 Jean sort de la maison
 Alors, il met son chapeau

Exemple 2 :

Lorsque Jean sort de la maison, il met son chapeau
 La température extérieure est élevée
 Jean sort de la maison
 Alors, il ne met pas son chapeau

Dans le premier cas, nous avons seulement une conditionnelle tenant lieu de prémisse alors nous devons faire l'inférence à partir de cette seule information révélée : tout nous porte à croire que Jean met son chapeau. Par contre, dans le deuxième exemple, nous avons une information supplémentaire qui nous indique que, cette fois-ci, Jean ne met pas son chapeau puisqu'il fait trop chaud pour le porter. La conclusion doit changer à ce moment-ci. Il est donc possible pour ce type d'inférence que l'antécédent demeure vrai «en général» (lorsque Jean sort de la maison) même si la conclusion change dans certaines circonstances (il ne met pas son chapeau). Le lien entre les membres de la proposition conditionnelle ne peut pas être strict, sinon il serait permis de conclure la suivante :

Exemple 3 :

Si Tweetie est un oiseau (A), alors il vole (B)
 Tweetie est un oiseau (A)
 Tweetie est une autruche (C)
 Donc, Tweetie vole (B)

Selon la forme monotone classique, il serait juste de conclure que Tweetie vole (on conclut B si l'on a posé A, même avec C). La conclusion de l'exemple 3 n'est pas vraie si l'on tente de la faire correspondre au monde observable et si l'on tient compte du contenu (il est connu que les autruches ne volent pas). En ce sens, elle ne devrait jamais être acceptée. La troisième prémisses est éminemment déterminante dans le processus d'inférence et c'est elle qui peut prendre la conditionnelle en défaut. Ainsi, la prémisses conditionnelle de cet exemple ne peut se représenter par le même symbole que la conditionnelle stricte. Elle doit relier les membres de sa proposition par un symbole admettant le changement de valeur de la conclusion dans une éventuelle inférence : \rightarrow . La relation d'une implication non stricte entre deux membres s'écrit $A \rightarrow B$. La non-monotonie propre à l'inférence présomptive et abductive peut se formuler ainsi $(A \rightarrow B) \rightarrow ((A \wedge C) \rightarrow B)$, c'est-à-dire une formule où il y a possibilité d'avoir des exceptions, même si l'antécédent est posé comme vrai, car l'ajout d'une information peut en modifier la conséquence¹¹.

Dans l'exemple suivant, il faut remarquer que c'est la deuxième prémisses qui est prise en considération lors de l'inférence et non pas la conditionnelle de départ :

Exemple 4 :

Si le chapeau est sur la patère (A), alors Jean n'est pas sorti (B)
 Le chapeau est sur la patère (A)
 Jean n'est pas sorti (B)

Dans cet exemple, on regarde si c'est le cas que le chapeau est sur la patère (si c'est le cas que A) et ensuite, on étudie la règle. Ceci nous permet d'inférer de façon raisonnable que Jean n'est pas sorti. Toutefois, il se peut que dans certains cas Jean sorte sans son chapeau parce qu'il fait trop chaud; ce serait là une troisième prémisses (C). Cette prémisses vient altérer la conclusion d'une inférence qui serait faite à partir de deux prémisses seulement. C'est pourquoi il est important de distinguer une inférence faite à partir d'une conditionnelle stricte et absolue d'une inférence basée sur une conditionnelle non stricte, qui tient sa particularité de tenir compte des antécédents ou des causes. La distinction entre les deux formes n'est pas évidente puisqu'elles se ressemblent beaucoup : si l'on pose A, on infère

¹¹ Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 71.

B¹². Toutefois, le processus d'inférence de la forme abductive se fait toujours à partir des causes, des antécédents et des faits observables contenus dans les prémisses; il faut voir derrière chaque inférence comment se présentent les faits. Cette forme sous-entend un processus différent d'un cas à un autre parce que les prémisses peuvent elles aussi différer d'un cas à un autre, même si la même conditionnelle de départ est présente partout (elle est générale).

La différence majeure entre le *modus ponens* classique et la nouvelle forme quant à l'attribution de la valeur de vérité de la conclusion tient dans le choix de la prémisse à privilégier dans le processus d'inférence. Dans la forme classique, la prémisse déterminante est la conditionnelle de départ (la première prémisse) puisqu'elle est stricte et ne sera jamais influencée par d'autres informations. Autrement dit, si l'on pose A et que A est l'antécédent d'une conditionnelle, alors il faut nécessairement conclure le conséquent de cette conditionnelle (comme par exemple B). Par contre, dans la forme abductive, la prémisse qui nous permet de faire l'inférence est la prémisse qui pose l'information (la deuxième prémisse et les suivantes) puisque la conditionnelle de départ n'est pas stricte. La conditionnelle de départ n'est qu'une généralisation pouvant être prise en défaut, donc elle n'est pas déterminante pour l'inférence. Ce qui est décisif est d'étudier A, C, D, E ou F, c'est-à-dire toutes les données, causes ou antécédents et non pas le conséquent de la conditionnelle¹³. Le conséquent de la conditionnelle n'est présent dans la généralisation qu'à titre informatif sur ce qui se passe normalement lorsqu'on est en présence de A.

Autrement dit, la prémisse conditionnelle doit être entendue comme une proposition évoquant un phénomène, un comportement ou un fonctionnement du monde de façon générale, mais qui accepte des cas exceptionnels à l'occasion. L'inférence basée sur une conditionnelle non stricte est appelée «inférence présomptive» du fait que la prémisse de base évoque une règle générale décrivant un phénomène ou un comportement dans des conditions normales. Cette prémisse nous permet de *présumer* de la conséquence d'un événement ou d'une chose à la venue d'une autre; la conditionnelle de base est une présomption qui tient

¹² Dans la nouvelle forme, on infère B tant et aussi longtemps qu'on n'a pas d'autres informations qui pourraient prendre la généralisation en défaut.

¹³ Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 65.

lieu de règle. Une règle n'est ni absolue ni stricte (elle n'est pas matérielle) : la relation entre l'antécédent et le conséquent peut être plus ou moins fort, mais elle a toujours la forme «Pour tout X typique, si X alors Y». L'inférence présomptive est énoncée de la façon suivante dans l'article *Are Some Modus Ponens Argument Deductively Invalid?*¹⁴ :

(règle n :) $B_x \rightarrow F_x$

Et B_1

La règle n s'applique au cas présent

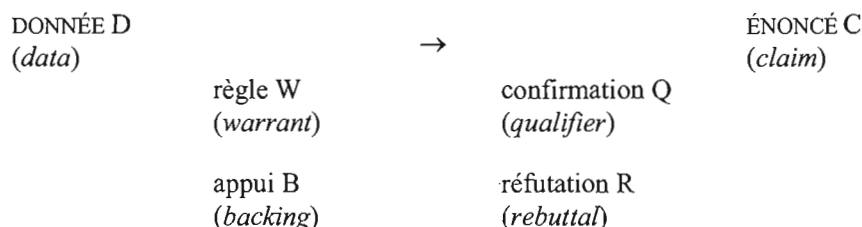
Alors F_1

La première prémisse correspond à la proposition présomptive qui évoque une règle générale appelée n . La deuxième prémisse contient l'antécédent de la règle. C'est cette prémisse qui nous permet d'avancer dans l'inférence puisqu'on pose un cas réel (c'est le cas que B_1). Il faut ensuite regarder s'il n'y a pas d'autres prémisses qui pourraient potentiellement faire obstruction à l'inférence dans un cadre normal, comme par exemple : est-ce que c'est le cas que C, D ou E? C'est de cette façon qu'on voit si la règle n s'applique au cas présent. Ceci constitue la troisième prémisse de la forme ci-dessus. En ayant identifié et reconstitué ces prémisses, on peut évaluer si la conclusion est acceptable ou non.

Cette théorie de la présomption nous montre que le raisonnement plausible se construit à partir de justifications et de règles (*warrants*) en vertu desquelles l'inférence est possible. Nous pouvons voir la parenté de la formulation de l'inférence présomptive telle que retenue par Walton avec les thèses de Stephen Toulmin, un de ceux ayant théorisé cette idée de règle inséparable des inférences. Ces règles s'apparentent davantage à des lois plutôt qu'à des mathématiques, car elles prennent racines sur des connaissances qui relèvent de la science exacte ou non. Toulmin élabore un schéma plus raffiné du raisonnement que le schéma standard prémisses-conclusion. Le raisonnement n'est pas une forme statique, mais une dynamique à l'intérieur de la procédure inférentielle. Il dépend également de la tâche à

¹⁴ Douglas Walton, *Are Some Modus Ponens Argument Deductively Invalid?*, p. 26.

accomplir. C'est pourquoi Toulmin modifie le simple schéma «P (prémisses) → C (conclusion)» en schéma complexe suivant¹⁵ :



Pour en arriver à produire une affirmation, le processus de raisonnement se fait par des étapes nécessaires à la validation ou non de la correspondance des données de base avec l'ensemble des faits. La donnée primaire (tel le constat d'un comportement *x* ou d'une convention *y*) est associée à la règle qui lui est appropriée. D'autres données sont appelées à être amenées pour soutenir la véracité de ces faits. Ces données sont ensuite soumises au test de la confirmation ou de la réfutation, c'est-à-dire si elles respectent la règle générale ou si une autre donnée ne contrevient pas à l'application de la règle générale.

1.2.2 Les forces de la présomption

En tenant compte des inférences présomptives dans l'analyse de l'argument, la dialectique pragmatique accepte le fait que les propositions n'ont pas toutes le même degré de force. En tout temps, le contenu des propositions doit être évalué et gradué. Les raisonnements plausibles ou réfutables s'appuient sur des prémisses qui évoquent une certaine connaissance du monde, et c'est à partir de cette connaissance que l'inférence va être validée. Il s'agit ici d'une conception très pragmatique de la DP puisqu'elle laisse place à la dimension épistémique. Comme nous l'avons vu, certains arguments tiennent sur des notions ne relevant pas de la science exacte. Ainsi, un aspect supplémentaire doit être pris en considération : la force relative de ces énoncés. Il existe plusieurs degrés d'«exactitude» dans

¹⁵ van Benthem, *Logic and Argumentation*, p. 29.

les systèmes adoptés par cette théorie de l'argumentation. Dans un dialogue, c'est l'argument qui présente le plus de poids qui est adopté.

Walton élabore une «nomenclature» des forces associées à la présomption. La présomption présente trois degrés d'intensité, de la plus forte à la moins forte : elle peut être requise, raisonnable ou permise. La présomption *requise* est une proposition devant être acceptée dans toute situation, à moins de démontrer qu'il s'agit d'un cas exceptionnel. Un exemple qu'il donne pour ce type de présomption est que, lorsqu'on entre dans une salle de tir, on doit toujours présumer que les armes sont chargées, à moins d'ouvrir le barillet de chacune des armes et de montrer qu'elles ne le sont pas. Le cas de la preuve du contraire (le fait qu'une arme n'est pas chargée) doit être considéré comme étant exceptionnel, mais vrai. Les lois, les conventions et les règlements à l'intérieur d'une institution sont des présomptions d'ordre obligatoire, c'est-à-dire exigé ou requis.

La présomption *raisonnable* est pour sa part définie par le fait qu'elle est une proposition normalement attendue dans une situation donnée, à moins de démontrer qu'on est en présence d'un cas exceptionnel. Elle décrit des phénomènes ou des comportements, car ceux-ci ont des causes souvent plurielles et parfois changeantes. La présomption raisonnable évoque en ce sens une règle régissant une situation complexe dans ses causes. L'exemple mentionné plus haut était une présomption raisonnable : on présume que Jean n'est pas sorti parce que son chapeau est sur la patère. Il s'agit là d'une présomption raisonnable, car elle décrit le comportement de Jean dans des circonstances normales : plus souvent qu'autrement (ou de façon générale), le comportement de Jean est de mettre son chapeau lorsqu'il sort de la maison. Ce qui est raisonnable de croire est ce qui est connu comme apparaissant dans des circonstances normales, ce qui n'empêche pas de faire des découvertes, c'est-à-dire de constater que les événements changent si il y a des circonstances plus ou moins différentes.

Le dernier degré de force de la présomption est la proposition *permise*. Cette proposition est la moins forte car, contrairement aux deux autres présomptions, elle ne demande pas de preuve pour être prise en défaut. En effet, on peut présumer quelque chose sans pour autant savoir si c'est réellement la vraie cause du phénomène ou du comportement. Comme par

exemple, on peut présumer que Marie va accepter notre invitation à souper ce soir parce qu'on lui prépare son plat favori. Le fait est qu'on ne connaît pas la disponibilité ou l'intérêt de Marie ce soir là, mais il nous est permis de faire cette supposition, car on se fie sur le fait qu'elle est réceptive à ce genre d'activité. Mais, il se peut fort bien que Marie refuse l'invitation, donc la proposition sera dite permise, car elle peut être prise en défaut.

Les propositions, qu'elles soient absolues ou non, s'échelonnent sur divers degrés de force. Ceci permet d'associer à chacune de ces propositions des types de généralisation différents. Le premier type est la généralisation stricte voulant qu'il n'existe aucun F qui n'a pas les propriétés de G dans la formule suivante : (SG) $(\forall x) (Fx \supset Gx)$. La généralisation *stricte* se lit «Pour tout x, si Fx alors Gx». Cette généralisation est vraie si F et G sont vrais, et elle est fausse si F est vrai et G est faux. La règle doit donc être rejetée s'il existe un F qui n'a pas de propriétés G. Le deuxième type est la généralisation *présomptive* qui se divise en deux groupes : la présomption requise et la présomption permise. Tous les cas sont normalement englobés dans la majeure conditionnelle, y compris les cas particuliers. Il ne reste seulement qu'à savoir si nous sommes bel et bien en présence d'un cas exceptionnel. La présomption requise se formule (RP) $(Rx) (Fx \rightarrow Gx)$ et se lit «Fx soulève la présomption que Gx dans un contexte requis». La présomption permise se formule (PP) $(Px) (Fx \rightarrow Gx)$ et se lit «Fx soulève la présomption que Gx, dans un contexte permis». Ces distinctions entre généralisations sont très utiles pour expliquer par exemple le cas du *secundum quid*, qui consiste à appliquer une règle à un cas particulier qui ne fait pas partie de cette règle. Nous serions en présence d'un cas de sophisme dans l'exemple suivant :

Exemple 5 :

Tout le monde a droit à la propriété privée
 Jones possède une arme
 Jones est déclaré psychopathe
 Jones a le droit de garder son arme¹⁶

L'explication selon la théorie classique de ce sophisme est l'application d'une règle à un cas particulier qui ne fait pas partie de la majeure. Or, la théorie des divers degrés de

¹⁶ Exemple de Oesterle et Copi dans D. Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 74.

généralisation nous permet d'expliquer ce sophisme par le fait de faire le mauvais choix parmi ceux-ci.

En plus des forces rattachées à des inférences plausibles, il importe de distinguer les différents poids épistémiques d'une proposition. Charles Hamblin évoque trois critères épistémiques dans l'approche ou l'évaluation de l'argument : «aléthique», «épistémique» et «dialectique»; auxquels peut s'ajouter le quatrième critère de Robert Pinto dans *Argument, Inference and Dialectic*, le critère «épistémique faible»¹⁷. Des prémisses sont acceptables de façon aléthique si les prémisses sont *vraies*. Une conclusion doit donc être impliquée par elles. Le critère épistémique veut que les prémisses soient *connues comme étant vraies*. Une conclusion devrait donc découler de celles-ci. Le critère dialectique est celui admettant que des prémisses doivent être *acceptées*. Le passage des prémisses à une conclusion devrait donc être de type acceptable. Le critère épistémique faible est celui voulant que des prémisses soient *raisonnables* à adopter. Ainsi, il serait raisonnable d'inférer une conclusion à partir de telles prémisses. Le critère aléthique est le critère traditionnel en termes de fondement des prémisses. Le critère épistémique serait plus fort que le critère aléthique, car il englobe ce dernier et non l'inverse. Le critère dialectique est évidemment plus faible que le critère aléthique. Bref, il existe une multitude d'attitudes face aux propositions à accepter ou à rejeter. Pinto relève six degrés d'acceptabilité tels que (1) être convaincu que *p* est vrai, (2) être enclin à croire que *p* est vrai, (3) soupçonner que *p* est vrai, (4) considérer la possibilité que *p* soit vrai, (5) n'avoir aucune idée si *p* est ou pourrait être vrai ou (6) être convaincu que *p* est faux¹⁸. Le poids d'une prémisse étant en somme associé au degré de connaissance que l'on a face à elle.

1.2.3 Les stratégies

Un locuteur qui veut critiquer une proposition amenée par son adversaire doit le faire en dégageant les liens implicites entre les propositions qu'il soutient. En effet, les propositions

¹⁷ Robert Pinto, *Argument, Inference and Dialectic*, p. 23.

¹⁸ *Ibid.*, p.12.

ne sont pas toutes dévoilées d'un coup. Il en tient à chacun des interlocuteurs d'exiger de la part de son adversaire de rendre explicites les croyances auxquelles il est attaché. Un dialogue critique est toujours rempli d'enthymèmes à compléter. Ainsi, un autre élément fondamental à relever en ce qui concerne la DP – en plus de la typologie des dialogues et de la présomption – est la dimension «ouverte» ou «cachée» des propositions. Afin de bien comprendre la place de la stratégie dans cette théorie, il importe de clarifier cet élément fondamental du bagage d'engagements : la dyade entre ce qui est ouvert et ce qui est caché. Une proposition «ouverte» est une proposition explicite envers laquelle un participant s'engage à partir des mots exacts de cette proposition. Ceci fait référence au côté «clair» de l'engagement (*light-side commitment*). Une proposition implicite est pour sa part une proposition envers laquelle un locuteur s'engage à l'intérieur d'un dialogue, mais ne la verbalise pas. Ceci réfère à la dimension «obscur» de l'engagement (*dark-side commitment*). Le locuteur a donc en sa possession un bagage de ces engagements qu'il dévoilera ou non tout au long d'une discussion. Dans le cas des questions posées par un des locuteurs, les énoncés (ou propositions) contenus dans celles-ci sont automatiquement enchâssés dans les bagages de chacun des interlocuteurs, à moins d'un déni ou d'un désengagement face à eux. Autrement dit, les énoncés sont considérés comme étant acceptés par tous les locuteurs, donc contenus dans leurs bagages, sauf pour celui qui aura manifesté son désaccord ou son non-engagement. Il va sans dire que le bagage d'engagements doit évidemment toujours faire preuve de cohérence interne.

La dynamique de la discussion critique permet d'évaluer si les conclusions sont effectivement vraies en poussant l'adversaire à dévoiler ses engagements. Chacune des thèses peut être pertinente à expliciter, car elles font toutes partie d'un ensemble de solutions possibles à la discussion. Il n'en tient qu'à chaque participant de montrer que sa propre conclusion est plus cohérente que celle de son adversaire, que les prémisses implicites sur lesquelles son raisonnement se base sont plus solides. En fait, il est impératif d'identifier ce sur quoi reposent ses propositions présentées comme prémisses puisque chaque locuteur exerce une pression sur son adversaire. C'est là un avantage majeur d'avoir recours à une théorie dialectique pour l'analyse des arguments. Cette dynamique implique qu'il faille fouiller plus loin que les seules propositions mises sur table. Le dialogue sera entendu par

cette approche comme une pratique argumentative qui réalise la fonction maïeutique de clarification des engagements implicites des participants. Il s'agit d'un jeu où les croyances susceptibles d'être imputables sont avouées ouvertement ou s'expriment de façon latente dans notre langage¹⁹.

En ce sens, un locuteur doit user de stratégie puisqu'il est convié à prouver ultimement son point à son adversaire. Cette stratégie oblige les interlocuteurs à dévoiler leurs engagements. C'est par le biais d'assertions et de questions que les participants forcent leurs adversaires à définir leurs croyances. Lorsque le participant est confronté à une question, la stratégie de réponse peut être de deux ordres²⁰. Le premier sens attribué à la question «Pourquoi A?» exprimée par un participant est «Donne-moi un énoncé B envers lequel moi, le questionneur, je suis engagé et qui implique A». La stratégie du répondant sera ici de produire un énoncé B faisant partie de son bagage et qui implique A.

Une première stratégie peut se formuler ainsi :

Pourquoi_i A?

Réponse : production de B tel que $(B \in C \text{ (rép.)} \wedge B \rightarrow A)$

Ceci correspondrait au dialogue de type rigoureux où chaque proposition est étudiée localement; une seule réponse est possible car le lien doit être direct entre A et B. Les différentes forces du dialogue, à l'instar des forces de l'inférence présomptive, sont présentées plus bas. Il faut d'abord voir une deuxième stratégie correspondant à un dialogue de type permissif.

Un deuxième sens à la question «Pourquoi A?» peut donner lieu à un autre type de stratégie qui consistera cette fois à trouver les arguments mitoyens entre la position de son adversaire et la sienne de façon à les faire basculer de son côté. Cette stratégie est caractéristique du dialogue permissif. Ce sens est : «Donne-moi un énoncé P envers lequel je n'ai pas d'engagement pour le moment, mais où ton argumentation montrera qu'il est le

¹⁹ Douglas Walton, *The New Dialectic*, p. 15.

²⁰ Douglas Walton, *Logical Dialogue-Games*, p.107-112.

conséquent d'autres énoncés conséquents de B. Cet énoncé devra en être un envers lequel j'ai présentement un engagement». Ceci est une demande d'une chaîne d'implications à partir de B pour se rendre au point A :

Pourquoi₂ A?

Réponse : production d'un nombre fini d'énoncés $\{P_0, \dots, P_n, B\}$

tel que $(B \in C(\text{rép.})) \wedge ((P_0 \rightarrow A) \wedge (P_1 \rightarrow P_0) \wedge \dots \wedge (P_n \rightarrow P_{n-1}) \wedge (B \rightarrow P_n))$

Le répondant doit produire une chaîne d'énoncés en passant par des liens intermédiaires se terminant à A avec un nombre fini d'énoncés pour éviter la régression à l'infini. Afin d'adopter une stratégie efficace pour réaliser son but, il est utile pour le locuteur d'ordonner ces énoncés en partant de ce qu'il croit être les énoncés les plus chers à son adversaire. Il doit se demander : «Lesquelles de ces deux propositions mon adversaire, qui me questionne, est-il le plus susceptible d'accepter ou de trouver plausible?». Un exemple de bonne stratégie à la question «Pourquoi A?» serait de parvenir à ordonner ses engagements de façon à orienter le bagage de son adversaire dans la direction voulue. C'est ce que le schéma suivant expose.

Propositions dans le bagage des engagements du questionneur

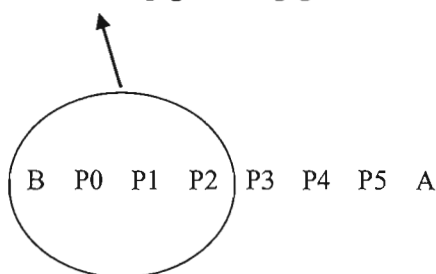


Figure 1.1 Stratégie du dialogue de persuasion permissif

La proposition B fait partie de l'ensemble des engagements du questionneur alors que A est la conclusion à prouver par le répondant. Elle ne fait évidemment pas partie a priori du bagage celui-là. Un ensemble de propositions se trouvent entre les deux, à la fois dans le bagage de l'un et de l'autre. La proposition P2 serait dans ce cas déterminante dans le

passage de l'une à l'autre des positions puisque c'est elle qui fait le pont entre les engagements du questionneur et ceux du répondant (P3, P4, etc.).

La première stratégie exposée restreint le jeu à des justifications devant s'effectuer en un coup seulement, ce qui n'est souvent pas le cas dans les conversations quotidiennes. La deuxième stratégie ouvre la voie à des réponses plus cohérentes qui peuvent éviter les raisonnements circulaires, les pétitions de principe ou les questions piège. Toutefois, la deuxième stratégie peut sembler difficile à gérer : elle ne semble pas pouvoir règlementer la réponse de façon à éviter les dérapages. Elle semble accorder au contraire une trop grande liberté au répondant qui pourrait s'éloigner facilement du propos en suivant un parcours très sinueux ou très large.

Une façon de contraindre les réponses possibles est de s'en tenir aux forces du dialogue de persuasion. Il s'agit de choisir entre deux forces qui correspondent au degré de précision que l'on cherche à obtenir quant à la valeur de vérité des propositions. Les deux types de dialogues de persuasion sont d'une part le permissif (PPD pour *permissive persuasion dialogue*) et le rigoureux (RPD pour *rigorous persuasion dialogue*) d'autre part. Le dialogue permissif est celui généralement utilisé dans les discussions critiques quotidiennes où chaque parti voit à ce que son adversaire concède le maximum de propositions possibles. Dans le dialogue permissif nous retrouvons les bagages d'engagements suivants :

AW_0 : l'ensemble des propositions initiales du locuteur W

AB_0 : l'ensemble des propositions initiales du locuteur B

CW_0 : l'ensemble des concessions initiales du locuteur W

CB_0 : l'ensemble des concessions initiales du locuteur B

DW_0 : l'ensemble des engagements cachés du locuteur W

DB_0 : l'ensemble des engagements cachés du locuteur B

Chaque coup peut comporter un ou plusieurs des éléments suivants de la part de l'un ou l'autre des partis : les rétractations, les concessions, les demandes de rétractations, les demandes de concessions, les arguments, les défis (les questions). Les contributions faites par

les deux partis dans le dialogue permissif ont un caractère plus souple que le dialogue rigoureux. D'ailleurs, dans le dialogue permissif, nous parlerons plutôt de «participants» que de «proposants» et «opposants», car les joueurs sont appelés tous et chacun à mettre au jour leurs engagements, c'est-à-dire qu'ils peuvent faire part de leurs croyances même les plus présomptives.

Dans le dialogue rigoureux, les rôles sont répartis de façon asymétrique : un des locuteurs a un rôle positif, c'est celui qui propose, et l'autre négatif, c'est celui qui questionne ou s'oppose aux propositions de son adversaire. Les seuls coups possibles sont les suivants : pour le «proposant», il s'agit de l'assertion, du questionnement (ou les deux dans un même coup) et une remarque finale; tandis que pour l'«opposant», il s'agit de la concession, du défi (ou les deux), puis de la remarque finale²¹. Ce qui distingue fondamentalement chacune de ces forces de dialogue est l'explicitation des engagements des participants : dans le dialogue rigoureux, tous les engagements des participants doivent être statués, tandis que dans le dialogue permissif, les engagements cachés sont ceux qui sont les plus présents.²² L'adoption de l'une ou l'autre force du dialogue est attribuable aux intentions des locuteurs, à savoir si ceux-ci s'engagent dans une discussion où toutes les réponses doivent être directement reliées aux propositions contenues dans les questions, ou bien si les locuteurs se permettent d'errer et d'invoquer toutes sortes d'arguments ayant des forces variées.

1.3 L'évaluation des arguments

1.3.1 Conception générale

Tout ce qui a été vu plus haut avait comme objectif de circonscrire l'ensemble des éléments fondamentaux de la théorie dialectique pragmatique qui nous permettraient d'en arriver à une évaluation complète d'un argument. Selon ce qui a été évoqué, un argument peut être une proposition qui a un contenu plus ou moins fort, plus ou moins connu et qui

²¹ D. Walton et E. Krabbe, *Commitment in Dialogue*, p. 154.

²² Douglas Walton, *Argument Structure: A Pragmatic Theory*, p. 241.

peut être sujet à exceptions. L'évaluation des arguments présentés dans des discussions critiques réelles doit comprendre l'ensemble de ces données. Le travail du locuteur-critique est par conséquent beaucoup plus complexe que le simple travail d'application de formules fixes et universelles. Si une telle application était faite, plusieurs bons arguments seraient automatiquement perçus comme fautifs ou inversement. Walton en vient alors à une nouvelle définition du sophisme :

«In the new sense, a fallacy is a type of move in dialogue or argumentation sequence that often goes wrong or is used wrongly in a tricky, deceptive way in a dialogue exchange. In the traditional sense, a fallacy is a particular argument in a given case that we, as critics, think is wrong because it is an instance of a particular type of inference or argument. In the traditional sense, a fallacy is a general type of argument pattern or form that is presumed to be generically wrong. In the new dialectical sense, a fallacy is a particular instance of an argument that is, in principle, a legitimate kind of argument, but that has been used wrongly in a particular case, according to the normative standards of dialogue appropriate for that case.²³»

Ainsi, le fait de déterminer si un argument est fallacieux ou non exige l'exercice du jugement; cette opération ne peut se réduire à la simple détection des occurrences de tel ou tel modèle d'argumentation que l'on aurait a priori étiqueté comme étant fautif. Le locuteur est tenu de fournir les éléments soutenant sa critique auprès de son adversaire. Pour la dialectique pragmatique, le locuteur doit tenir compte dans son évaluation des deux dimensions suivantes: la dimension logique, en évaluant la validité de l'inférence entre les propositions, et la dimension contextuelle, en évaluant l'adéquation de l'argument avec le but de l'échange. Le sophisme est d'abord et avant tout un argument potentiellement légitime, mais qui aurait été utilisé d'une mauvaise façon dans le dialogue dans lequel il se trouve.

Un exemple d'évaluation de ce type est celui de l'*argumentum ad hominem* où il est normal qu'il apparaisse dans un certain contexte (tel la querelle), mais moins dans d'autres (tel la discussion critique). Toutefois, comme nous l'avons vu plus haut, le contenu de cet argument peut apporter parfois des informations pertinentes sur les intérêts des participants. Dans un certain cas, l'*ad hominem* ne pourrait pas être perçu comme un argument fautif. C'est le fait de pouvoir discriminer les caractéristiques du dialogue qui permet de savoir si

²³ Douglas Walton, *The New Dialectic*, p. 257-258.

l'argument est acceptable à l'endroit où il se trouve. La structure englobante du dialogue énonce les principes qui vont régir l'utilisation adéquate d'un argument. Les propriétés de l'argument d'être correct, convainquant, non circulaire, etc. présuppose ce niveau second d'analyse.

En d'autres termes, il existe une double dimension à un argument. On regarde la validité et le respect du contexte et ce, dans tous les cas. Même si l'argument est valide, il faut également déterminer l'adéquation avec son contexte – comme par exemple la pétition de principe qui est valide, mais non adéquate en regard du but du dialogue. Inversement, même s'il paraît être adéquat dans le contexte, on regarde si l'argument est valide : ce serait le cas d'une affirmation du conséquent à propos d'un thème central à un dialogue. Les critères évoqués ci-dessus rendent compte de l'acceptabilité ou du rejet de l'usage d'un argument. L'évaluation d'un argument doit donc se faire en fonction de son occurrence à un point donné dans une séquence de coups et contrecoups où deux parties raisonnent ensemble²⁴. L'analyse systématique de ces deux aspects de l'argument est un premier groupe de critères généraux que l'on peut distinguer. Voyons maintenant des critères plus précis.

1.3.2 Critères spécifiques

En parcourant l'ensemble des travaux faits dans le champ de la dialectique pragmatique, il nous est possible de retenir les sept critères spécifiques d'évaluation de l'argument ci-dessous. Ces critères ont été retenus en raison du fait qu'ils semblent incontournables dans une analyse complète de l'argument :

1. Justesse dans l'identification du type d'inférence (déductive, inductive, abductive)
2. Prise en compte de la force des présomptions
3. Aucune confusion dans les propositions implicites
4. Validité de l'inférence
5. Rejet des questions multiples et des définitions surchargées

²⁴ Douglas Walton, *The New Dialectic*, p. 30.

- 6. Respect du type ou sous-type de dialogue
- 7. Respect des différents stades du dialogue

Nous avons soulevé tout au long des deux premiers chapitres l'existence d'un type d'inférence utile à l'évaluation de certains arguments, c'est-à-dire un raisonnement basé sur une présomption (ou abduction). C'est pourquoi le premier critère concerne l'identification juste du type d'inférence afin de voir si des exceptions à la règle sont possibles. Le deuxième critère doit être vu comme celui qui détermine si les propositions avancées sont de force suffisante pour le dialogue dans lequel on est engagé. Aussi, il est impératif pour tous les partis de savoir discriminer les forces des présomptions de façon à les conserver ou non dans la suite du dialogue. Lorsqu'une inférence est basée sur une présomption jugée trop faible, l'interlocuteur est responsable de la rejeter. Lorsque l'opposant ignore si la présomption est acceptable ou non faute de connaissances personnelles suffisantes, il peut la questionner dans le meilleur du possible, mais il peut aussi la conserver tant que l'information n'aura pas été vérifiée. Donner le bénéfice du doute à son interlocuteur est positif du moment où on en vient à une entente résultant de l'évaluation de chaque argument ou proposition. Le type d'action souhaité pour la discussion critique est d'être mené dans la coopération; mais autrement, il se travestit en une autre sorte de dialogue (telle que la querelle). Chaque parti est tenu d'évaluer correctement le degré de force de chaque présomption pour s'assurer que la discussion n'est pas en train de dévier ou qu'elle se situe à l'intérieur des limites de ce qui est raisonnable d'invoquer.

Le troisième critère nous met en garde contre des prémisses, qui peuvent être dévoilées ou non, mais qui impliquent des conséquences différentes selon les croyances de chaque participant. Lorsqu'il y a dissension, les prémisses pertinentes doivent être explicitées afin de mettre le doigt sur le nœud du problème. Aussi, comme quatrième critère, les inférences doivent être en tout temps valides : la conclusion est vraie si les prémisses sont vraies. Le cinquième critère concerne les pièges qui peuvent être tendus par un adversaire dans des questions ou des définitions. On doit s'assurer que celles-ci sont honnêtes. L'importance des sixième et septième critères a déjà été à plusieurs reprises mentionnée plus haut. Rappelons

ici que chacun de ces deux critères demande de prendre en considération l'ensemble de la théorie des types et des stades présentés par la DP.

Notons que ces critères ne s'évaluent pas nécessairement de façon successive. Certaines sont dirigées vers un ensemble de propositions – un segment de dialogue – alors que d'autres ciblent une seule proposition, même si cette dernière est toujours mise en relation avec d'autres qui la causent ou qui sont impliquées par elles. Dans le cas d'une proposition qui en appellerait du caractère exceptionnel d'un événement ou qui se dirigerait contre la personne (tel l'*argumentum ad misericordiam* ou l'*ad hominem*), nous devrions regarder non seulement le syntagme, mais aussi l'usage que le locuteur en ferait. Dans le cas d'un raisonnement basé sur une implication, il faudrait regarder les deux membres de la proposition principale, mais aussi voir si l'inférence est juste en regard des propositions implicites. Toutefois, même si aucun ordre de préséance n'est établi parmi ces sept critères, ils doivent tous être passés en revue pour chaque argument.

Aussi, ces critères ne peuvent être utiles si l'on ne tient pas compte des différentes forces de dialogue critique. Walton et Krabbe montrent en dernière instance que l'évaluation ne peut être détachée des deux types de force du dialogue évoqués plus haut : le permissif et le rigoureux. Cette distinction apparaît être la solution au problème du choix entre un système mathématiquement précis et un autre qui n'a aucune prétention en ce sens. Reconnaître que, dans les dialogues de persuasion, on oscille entre les forces permissive et rigoureuse rend justice au type de discours que l'on veut analyser :

«[...] the logic of everyday conversation is reflected in the rules of a permissive dialogue system (PPD), but in a more traditional sense of logic, it is the rigorous (RDP) type of system that reflects the true logic of conversation itself, is still in the background, for there is always a possibility for the dialogue partners to take up an issue in a rigorous way.»²⁵

L'appel à la rigueur est toujours potentiellement présent. Même dans une conversation ordinaire, on peut exiger de son interlocuteur des fondements plus solides à ses arguments si,

²⁵ D. Walton et E. Krabbe, *Commitment in Dialogue*, p. 177.

en leur absence, le dialogue revêt un caractère purement hypothétique. Le prochain chapitre sera consacré à l'analyse d'un dialogue à la lumière de ces critères et fournira des précisions à propos du sophisme en particulier.

CHAPITRE II

APPLICATION DE LA THÉORIE ET ANALYSE DES SOPHISMES

Le premier chapitre avait pour objectif de présenter les composantes de la dialectique pragmatique et les critères qu'elle offre pour arriver à une analyse juste de l'argument dans un contexte de discussion courante. Les ouvrages de Douglas Walton, principaux travaux où nous avons puisé la théorie, sont la plupart du temps accompagnés d'exemples d'arguments ou de dialogues analysés à la lumière de ces principes pragmatiques qu'il met de l'avant. La théorie dialectique pragmatique a une visée éminemment pratique; elle doit être efficace dans son application. C'est pour vérifier si la théorie est applicable dans une variété de cas – autres que ceux donnés par l'auteur lui-même – que nous nous proposons de mettre à l'épreuve les critères retenus à la fin du chapitre précédent.

L'analyse pragmatique porte sur des dialogues où les participants échangent en direct. Comme dit plus haut, le dialogue qui nous intéresse plus particulièrement est la discussion critique puisque c'est dans celle-ci que l'on retrouve le plus souvent des arguments. Rappelons que la discussion critique est l'activité réunissant deux participants ou plus échangeant une série d'énoncés visant à les faire adopter par leur interlocuteur et ce, à l'intérieur d'une séquence de coups semblable à un jeu. Nous apporterons dans un premier point certaines précisions à propos du sophisme en rappelant également la conception du bon et du mauvais argument selon la DP. Nous pourrons ensuite passer à l'application de la théorie dans un second point : nous présenterons d'abord la discussion ayant réellement eu lieu entre deux collègues au sujet des moyens à prendre pour enrayer les préjugés face à la diversité sexuelle. Nous analyserons et synthétiserons ensuite les coups de chacun des locuteurs. Enfin, comme troisième et dernier point, nous évaluerons les arguments comme étant bons ou mauvais à l'aide des critères établis dans le premier chapitre. Avec cet exercice, nous serons en mesure de déterminer dans le prochain chapitre si ces critères sont suffisants,

c'est-à-dire s'ils couvrent réellement l'ensemble des éléments à étudier pour évaluer les arguments, ou si des lacunes persistent encore dans ce modèle qui se veut englobant.

2.1 Précisions sur le sophisme

Lorsque nous évaluons un discours ou un raisonnement, nous évaluons à quel degré les arguments amenés sont raisonnables ou acceptables. Walton dit que l'argument est acceptable lorsqu'il contribue à l'atteinte du but d'un dialogue particulier dans lequel cet argument fait partie. Autrement dit, l'évaluation des arguments dans la pragmatique dialectique se fait en grande partie en fonction du dialogue dans lequel ils émergent, puis selon leur validité logique. Les coups de chacun des participants doivent donc être contenus à l'intérieur de ces balises que sont les normes associées aux dialogues ainsi que les principes de conséquence logique. Ce qui est particulier avec cette approche est que pour un même argument, il est possible qu'il soit perçu dans un dialogue comme tout à fait approprié, tandis que dans un autre, il serait absolument illégitime. Un argument contenant une menace, par exemple, pourrait être évalué comme approprié dans le cas du dialogue de négociation, mais serait tout à fait hors propos lorsque amené dans un dialogue de persuasion. C'est ce sur quoi le critère 6 (sur le respect du dialogue) veut porter notre attention.

Quelques précisions doivent être amenées ici. Nous avons vu qu'il existe plusieurs types de dialogues. Ce sont des modèles normés que l'on utilise pour évaluer les discours. Il est toutefois important de souligner qu'une discussion peut en comporter plusieurs de ces types. Les dialogues sont en effet la plupart du temps hétérogènes. Chaque segment d'une discussion par contre doit correspondre à l'un de ces modèles types. Les transitions entre ces types de dialogues à l'intérieur d'une même discussion sont appelées «glissements» (*shift*). Toutefois, il reste à voir si un glissement d'un type à un autre est «légal» ou non. La façon de reconnaître si ce glissement est acceptable est de voir s'il est accepté par les deux partis et s'il a été annoncé par celui qui argumente. Un exemple de glissement valide est celui où un locuteur qui placé dans un dialogue de persuasion voudrait vérifier ses dires. Le moment où il irait chercher son information, il glisserait vers le dialogue de type «recherche d'information». Il pourrait revenir ensuite sans problème à l'argumentation. Par contre, un

exemple typique d'un glissement fautif est celui des reportages publicitaires. En effet, ceux-ci se présentent d'abord comme étant des émissions d'information (en respectant les conventions de celles-ci), mais glissent sournoisement vers un type de message visant la vente d'un objet sans que le spectateur le souhaite nécessairement. L'argument fallacieux est toujours fait de façon unilatérale par l'un des locuteurs. Nous verrons justement dans le dialogue analysé plus bas une instance de glissement illicite. En résumé, le glissement qui ne se veut pas illicite dans le passage d'un dialogue à un autre devra se soumettre aux trois conditions suivantes : 1) le nouveau type de dialogue ne doit pas entraver le but du premier; 2) le locuteur doit fait savoir clairement à son interlocuteur qu'il procède à un changement de dialogue; 3) l'interlocuteur doit approuver (explicitement ou pas) un tel changement.

Ainsi, pour évaluer si les arguments sont acceptables selon ce critère, nous devons faire une analyse rétrospective du dialogue de façon à identifier le type de discours dans lesquels les locuteurs étaient engagés à la base. En effet, pour pouvoir évaluer l'argument en fonction du sixième critère, le locuteur doit se ramener au but principal et initial du dialogue dans lequel s'étaient engagés les locuteurs. Il s'agit de voir si le changement de type est pertinent, c'est-à-dire s'il n'entrave d'aucune manière le but du dialogue du départ. Le locuteur doit identifier à chaque fois qu'il s'engage dans un nouveau dialogue quel but principal lui était rattaché au départ. Ainsi, la théorie dialectique pragmatique élargit la conception du sophisme puisqu'il doit toujours être jugé selon le contexte de l'échange.

En plus de ces orientations générales à propos de l'évaluation de l'argument, Walton accordera tout de même une définition positive au sophisme à quelques endroits. Dans *The New Dialectic*, il rappellera sa définition que l'on trouvait dans son *Commitment in Dialogue* : «According to the new pragmatic theory I presented in an earlier work (1995), a sophisticated tactics type of fallacy is the misuse of an argumentation technique as a tactic used by one participant to get the best of another participant in dialogue»²⁶. Dans cette définition-ci, le sophisme devient une tactique qui vise à flouer son adversaire, à lui soutirer le plus possible de concessions, voire de l'utiliser à ses fins. Un sophisme est nécessairement une contribution (un coup) dans le dialogue, mais qui est, selon cette nouvelle définition, poussé

²⁶ Douglas Walton, *The New Dialectic*, p. 8.

par de mauvaises intentions de la part du locuteur. Si, dans une séquence argumentative, un raisonnement est utilisé par un parti dans le but de tromper l'autre, il est considéré comme illicite, car il fait obstruction aux buts du contexte initial. Dans le dialogue analysé plus bas, quelques arguments fallacieux ont pu être identifiés, notamment du côté du participant R.

De plus, un argument fallacieux peut ressembler, dans plusieurs cas, à un argument tout à fait acceptable. Une des raisons pour laquelle le sophisme apparaît dans certains cas comme un argument correct est que justement, dans un autre contexte et en existant sous la même forme, il pourrait être acceptable. Ainsi, Walton fait une légère distinction entre le sophisme et le paralogisme dans *Pragmatic Theory of Fallacies*²⁷. Le paralogisme serait celui advenant au niveau local d'analyse où le critique vérifie à quel type le raisonnement en question correspond, c'est-à-dire à quelle forme logique il appartient, et regarde également s'il en respecte les principes. Les sophismes, pour leur part, ne peuvent être identifiables qu'au second niveau d'évaluation, c'est-à-dire au niveau plus global du dialogue. Ce seront ceux rattachés aux modèles normatifs des types de dialogues. Ils peuvent être ainsi découverts en regardant comment ils sont reliés au but. Bref, un argument qualifié de «mauvais» ou de «fallacieux» peut apparaître sur différents niveaux d'analyse. Walton relève les caractéristiques propres à de tels arguments. Selon lui, l'argument fallacieux – catégorie qui générale qui engloberait à la fois les sophismes et paralogismes – serait 1) un argument; 2) qui n'atteint pas les normes et standards prescrits; 3) en étant placé dans un certain type de dialogue; 4) mais, qui détient pour une raison ou une autre une ressemblance avec un bon argument; 5) et donc, constitue une entrave à l'atteinte du but du dialogue²⁸.

Les sept critères présentés au premier chapitre, et que nous rappelons plus loin, ont pour intention de ratisser toutes les failles possibles à un argument en fonction de ces deux niveaux d'analyse. Selon la définition générale de l'argument, l'évaluation de ce dernier dépend du type de dialogue, tout comme l'évaluation du raisonnement fallacieux. Une application de ces critères peut se résumer en trois étapes. Une première étape de l'analyse serait de déterminer, à un niveau local d'une séquence, si l'argument possède une forme correcte d'inférence

²⁷ voir Eric Krabbe et J.A van Laar, *About Old and New Dialectic*, p. 43.

²⁸ *Ibid.*, p.43.

pouvant être identifiée à ce niveau (ceci correspondrait aux critères 1 à 5). Ensuite, une deuxième étape serait d'identifier, à un niveau plus global d'analyse, les visées principales du dialogue et de voir si l'argument est utilisé de façon à répondre à ces buts (ceci correspondrait au critère 6). Enfin, la dernière étape serait de comparer l'usage de l'argument dans son contexte avec les exigences du modèle normatif de la discussion critique (ceci correspondrait au critère 7). Procédons maintenant à l'application de la théorie sur la discussion réelle rapportée ici.

2.2 Cas de discussion

Le dialogue retenu est un échange réel entre deux collègues étudiant en philosophie: R et V. Leur discussion porte sur les moyens à privilégier pour enrayer les préjugés face à la diversité sexuelle (et non sur la quête personnelle d'identité). Le participant R affirme que si on postulait que tout individu est bisexuel, alors tous nos préjugés disparaîtraient face à la diversité. Il serait plus facile selon lui d'accepter socialement l'homosexualité ou la bisexualité. Le participant V soutient pour sa part que la façon d'enrayer les préjugés envers l'homosexualité et la bisexualité passe par l'enseignement de l'ouverture à la diversité. Ignorer les «préférences» de chacun équivaut à traiter les individus de façon indifférenciée, donc à occulter une grande partie de leur singularité. Nous avons numéroté chacun des coups, ou «répliques», de un à sept pour chacun des participants afin de s'y référer aisément lors de l'analyse. Voici le verbatim du dialogue.

Moyens à privilégier pour l'acceptation sociale de la diversité sexuelle :

R1 : Il est clair que nous sommes tous bisexuels et ce faisant, il nous est permis d'accepter le fait que certaines personnes dirigent leur activité sexuelle envers le même sexe qu'elles. En propageant l'idée de bisexualité universelle, les gens seront plus à même d'accepter ces types de sexualités.

V1 : Pourquoi le fait de postuler que tout le monde est pareil est un passage obligé vers l'attitude d'ouverture face à certaines pratiques sexuelles?

R2 : Selon des études en sexologie, il a été démontré que les êtres humains possèdent les deux orientations, car il n'est pas possible d'affirmer clairement le fait que nous sommes *totale*ment hétérosexuel. Il peut arriver qu'un individu se dise hétérosexuel, mais fantasme sur une personne de même sexe que lui à une ou plusieurs reprises au courant de sa vie. Aussi, une personne peut ne jamais avoir eu de rapports avec une personne du même sexe qu'elle, mais la possibilité que cela arrive dans l'avenir n'est pas pour autant écartée.

V2 : C'est vrai. Une femme, par exemple, peut se dire hétérosexuelle, mais un jour dans sa vie, elle aura eu une attirance pour un corps féminin. Il n'en demeure pas moins qu'il existe de grandes «orientations», à savoir l'hétéro-, l'homo- ou la bisexualité, c'est-à-dire une tendance générale chez un individu à vouloir avoir des rapports avec l'un ou l'autre des sexes, ou les deux.

R3 : Il existe des gens qui seront définitivement d'orientation homosexuelle, mais qui auront vécu toute leur vie en hétéro. Comment pouvons-nous alors définir ce qu'est une orientation sexuelle? Il faudrait d'abord définir ce qu'est un «acte» sexuel pour le savoir. Est-il uniquement d'ordre physique, ou mental? Si quelqu'un me touche le genou, est-ce que c'est considéré comme «sexuel»? Et, s'il est impossible de définir à cent pour cent ce qu'est un acte sexuel, alors tous les gens sont sous le couvert de la bisexualité.

V3 : Il est vrai qu'il n'est pas possible de trancher au *couteau* sa sexualité. Il existe sans doute du flou dans la définition même de ce qu'est un acte sexuel, mais certaines personnes peuvent avoir *en général* une attirance pour l'un ou pour l'autre des sexes. Si l'attirance oscille entre les deux, alors on dit que cette personne est bisexuelle. Autrement dit, peut-on laisser à un homosexuel la possibilité d'être ce qu'il est tranquille? Surtout s'il se dit *lui-même* homosexuel. Pourquoi vouloir lui imposer une tendance qu'il n'a pas?

R4 : Si on considérait que tout le monde est bisexuel, les gays n'auraient pas besoin à ce point de faire ce qu'ils font dans les parades.

V4 : En voulant réduire à un seul dénominateur commun l'ensemble de l'humanité, tu réprimes toute identité singulière, qu'elle soit hétéro-, homo- ou bisexuelle.

R5 : Mon cousin pensait qu'il était homosexuel, mais il se découvre aussi parfois une attirance pour les femmes; il est tout brouillé sur le plan de sa sexualité. Là, il faut qu'il le dise à ses parents, alors qu'il leur a déjà annoncé qu'il était homosexuel. Il aurait beaucoup moins de difficulté à identifier ses réelles attirances si on admettait que tout le monde est bisexuel.

V5 : Nous sommes d'accord qu'il faille changer les mentalités à propos des préjugés face à la diversité sexuelle. Mais c'est sur les moyens à prendre que nous divergeons. Le problème des préjugés vient des codes traditionnels d'organisation sociale, et ce n'est qu'à eux – et à eux seuls – qu'il faut s'en prendre.

R6 : Une chance que Y n'est pas là. Il serait hystérique à entendre mon point de vue!

V6 : Pour pouvoir enrayeur un préjugé, il est d'abord impératif d'enseigner à accepter la diversité, car elle existe.

R7 : Un jour tu vas comprendre...

2.3 Synthèse des coups

Nous voyons que cet échange passe d'assertions en questions, en oppositions et en concessions. Une première étape dans l'analyse des arguments est d'identifier les thèses et d'extraire de l'énonciation toutes les propositions survenues au cours de l'échange. Il faut transformer chacune de ces propositions sous la forme affirmative, positive et active. Ces

propositions vont se voir attribuer une lettre qui les symbolisera. Parfois, les locuteurs ont un avis contraire face à une proposition et vont employer une formule de négation tel l'adverbe (ne pas) ou le préfixe (im-possible). Cette négation se place devant la lettre-symbole correspondant à la proposition en question. Les temps de verbe aussi peuvent changer d'une proposition à l'autre, mais il est possible de les ramener au présent et au conditionnel, sauf pour la dernière proposition (Q) qui est au futur. De plus, certaines propositions énoncées de façon affirmative et positive sont affublées d'un jugement de valeur (comme c'est une bonne ou mauvaise chose que X). Ces jugements sont indiqués entre parenthèses à côté de la proposition à laquelle ils se rattachent. Afin de rendre intelligible la progression de l'échange, nous renvoyons chacune des propositions dans un tableau conçu à cet effet. Voyons d'abord les propositions extraites de ce dialogue.

Les thèses respectives des participants R (T_R) et V (T_V) sont les suivantes :

T_R : Les préjugés face à la diversité sexuelle seraient écartés si on propageait l'idée de bisexualité universelle ($B \rightarrow A$)

T_V : Les préjugés face à la diversité sexuelle seraient écartés si on enseignait l'acceptation de la diversité ($P \rightarrow A$)

Les propositions extraites du dialogue sont celles-ci :

A : Les préjugés face à la diversité sexuelle seraient écartés

B : Il faut propager l'idée que la bisexualité est universelle

C : La bisexualité est universelle

D : L'hétérosexualité est clairement définie

E : Il existe de grandes orientations

F : Il est possible de définir une orientation sexuelle exclusive

G : Il est possible de définir ce qu'est un acte sexuel

H : Il existe des homosexuels qui ne se sentent aucunement hétérosexuels

I : Les homo- ou les bisexuels s'exhibent dans des parades (jugement de valeur : il est préférable que non)

J : Il y a des identités singulières

K : La définition de sa propre identité sexuelle serait plus facile

L : L'embarras de dévoiler une identité sexuelle «marginale» serait écarté

M : Il faut changer les codes traditionnels d'organisation sociale

N : Y est absent à la discussion, (jugement de valeur : c'est une bonne chose)

O : Y serait hystérique à entendre le point de vue de R

P : Il faut enseigner à accepter la diversité des orientations

Q : Un jour V va comprendre (jugement de valeur : ça va être une bonne chose)

Certaines propositions de la discussion ne sont pas exprimées, mais demeurent dans les bagages des engagements des participants; elles sont conservées du côté obscur, non dévoilé. Il s'agit de la proposition Z du côté de R et la négation de Z du côté de V. Ces propositions mènent à la conclusion O amenée par R au sujet de l'hystérie potentielle de Y. En réalité, cette proposition insinue que V, en s'opposant à la thèse de la bisexualité universelle, a des idées de droite.

Z : Toute personne qui s'oppose à la bisexualité universelle a des valeurs de droite

Nous procéderons à l'évaluation détaillée de cet argument plus bas. Avant de passer à l'évaluation des arguments nous devons rapporter la progression des coups à partir de ces propositions dans le tableau suivant :

Tableau 2.1
Synthèse des coups du dialogue
Moyen à privilégier pour l'acceptation sociale de la diversité sexuelle

Coups	R			V		
	engagements cachés	concessions	assertions, arguments, défis	assertions, arguments, défis	concessions	engagements cachés
Coup 1 R1			$B \rightarrow A$ (T_R)			
Coup 2 V1				B?		
Coup 3 R2			$\sim D \rightarrow C$			
Coup 4 V2				E	$\sim D$	
Coup 5 R3			E? $\sim F \wedge \sim G \rightarrow C$			
Coup 6 V3				$H \rightarrow E$	$\sim F$	
Coup 7 R4			$B \rightarrow \sim I$			
Coup 8 V4				$B \rightarrow \sim J$		J
Coup 9 R5			$B \rightarrow K$ $B \rightarrow L$			
Coup 10 V5				$A \wedge M$		
Coup 11 R6	Z		N $\sim N \rightarrow O$			$\sim Z$
Coup 12 V6				$P \rightarrow A$ (T_V) E		
Coup 13 R7			Q			

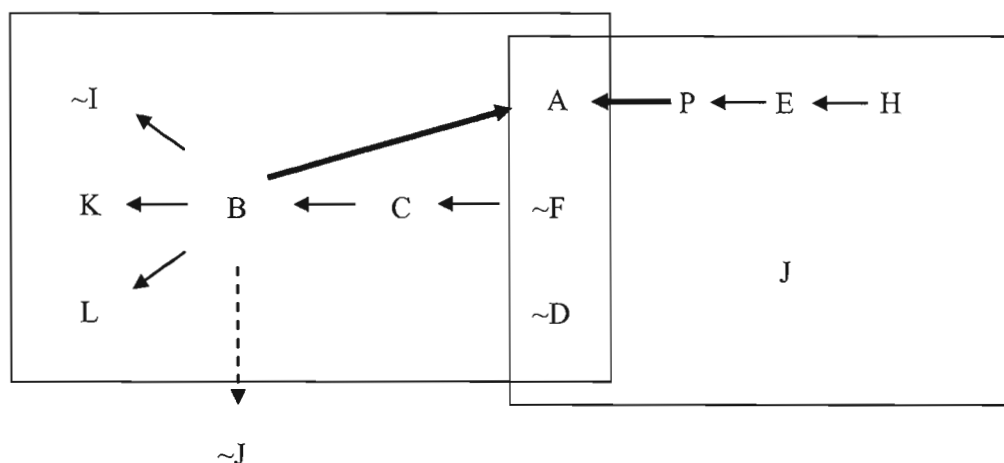
Disposition inspirée de D. Walton et E. Krabbe, *Commitment in Dialogue*, 1995, p. 141

2.4 Évaluation du dialogue

L'étape ultime – celle pour laquelle l'analyse du dialogue est effectuée – réside dans l'évaluation systématique des arguments. Cette évaluation est rendue possible par

l'application des critères énoncés au premier chapitre. Cette démarche est celle qui doit être réalisée par les interlocuteurs tout au long de la discussion et ce, à chaque nouveau coup que présente son adversaire. Les locuteurs étant tout de même habitués à participer à des discussions critiques, il se peut que l'évaluation soit faite par eux-mêmes de façon explicite dans le dialogue. Autrement dit, les participants ont pu appliquer des critères qu'ils n'avaient encore peut-être jamais vus théorisés, mais qu'ils connaissaient intuitivement. L'objectif de cette section est d'effectuer une évaluation complète à partir des critères de la dialectique pragmatique, évaluation rendue possible par le recul que les locuteurs n'ont pas en temps réel.

L'utilisation d'ensembles circonscrivant les croyances de chacun des participants et leurs implications est une première étape dans cette évaluation. Toutes les implications identifiées à chacun des coups de la discussion sont résumées à l'intérieur des ensembles de croyances associés à chaque participant, tel que le présente le schéma plus bas. L'ensemble de gauche correspond au bagage des engagements de R et celui de droite appartient à ceux de V. Rappelons que la stratégie convenant au dialogue critique est d'obtenir l'assentiment de son adversaire face à ses propres propositions. Pour cela, il faut chercher à faire adhérer son adversaire à certaines propositions intermédiaires qui mènent à la thèse principale. R tente de ramener V vers ses propres croyances par l'intermédiaire des autres propositions qu'il énonce dans l'échange. Nous voyons ici que les deux participants partagent certaines croyances : A, $\sim F$ et $\sim D$. Les deux dernières sont les concessions de V à la suite des coups joués par R. Par contre, on constate que les concessions s'arrêtent à $\sim F$.



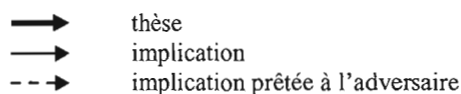


Figure 2.1 Implications entre les croyances des locuteurs R et V.

Le nœud du dialogue retombe sur la proposition C. Le participant V n'intègre pas dans son bagage d'engagements la proposition C qui s'avère cruciale pour accepter B, telle que mise de l'avant par R. Autrement dit, R n'arrive pas à faire accepter cette proposition par V. C'est en invoquant l'autorité de la science que R tente de faire admettre que la bisexualité est universelle (par l'évocation d'une étude en sexologie). Par contre, aucun des participants n'a l'étude sous la main, de sorte qu'ils ne s'en remettent qu'à l'autorité et non au détail de l'argumentaire de l'étude. De plus, ils ne détiennent pas d'autres études appuyant ou invalidant celle à laquelle R fait référence. V ne peut s'ériger radicalement contre cette étude, car il n'en a jamais pris connaissance. Ce dernier coopère tout de même en admettant comme plausible cette thèse, mais il tentera de la questionner ou cherchera à savoir si elle est réellement appropriée pour régler le problème des préjugés. Dans ce contexte, il est légitime que V ait des raisons de jeter le doute sur les conclusions de cette étude.

De plus, V est prêt à consentir à ce que l'orientation sexuelle puisse ne pas être tranchée franchement et c'est pourquoi il accepte $\sim D$ et $\sim F$. Il faut voir que la proposition C n'invalide pas, selon V, la proposition E : la proposition «la bisexualité est universelle» n'infirme pas la proposition «il existe de grandes orientations». V accorde davantage d'importance à E qu'à C. Autrement dit, même si V accepte $\sim D$ (L'hétérosexualité ne peut être clairement définie.) et $\sim F$ (Il n'est pas possible de définir une orientation sexuelle exclusive.), il stipule néanmoins qu'il existe de grandes tendances, de grandes orientations (E).

Une fois ces implications résumées, nous pouvons procéder à l'évaluation du dialogue en fonction des sept critères donnés à la fin du chapitre premier. Rappelons ici quels sont ces critères :

1. Justesse dans l'identification du type d'inférence (déductive, inductive, abductive)
2. Prise en compte de la force des présomptions

3. Aucune confusion dans les propositions implicites
4. Validité de l'inférence
5. Rejet des questions multiples et des définitions surchargées
6. Respect du type ou sous-type de dialogue
7. Respect des différents stades du dialogue

Pour chacun de ces critères, nous pouvons relever les croyances des participants qui les satisfont ou non. Reprenons-les un à un.

Critère 1: Justesse dans l'identification du type d'inférence (déductive, inductive, abductive)

V considère que le raisonnement basé sur la prémisse de la bisexualité universelle est de type abductif. En effet, il n'adhère pas à l'idée que ce fait soit absolu, du moins à un certain niveau de compréhension. V essaie de montrer que, rendu au niveau des rapports interpersonnels humains, la sexualité prend plusieurs formes; formes étant toutes exceptionnelles les unes par rapport aux autres. C'est pourquoi il invoque le fait qu'il existe des personnes homosexuelles n'éprouvant aucun goût pour le sexe opposé (proposition H). Autrement dit, même des personnes dont les pratiques sexuelles ne correspondent pas aux valeurs traditionnelles font exception à la loi de la bisexualité. Compte tenu du fait que cette dernière loi relève de la science, il serait toutefois normalement approprié de la tenir pour absolu. C'est ce que R tente de faire approuver. Mais, comme aucun d'entre eux n'a l'étude entre les mains, il est possible de présumer que la prémisse sur la bisexualité universelle ne soit pas une règle absolue. Le désaccord entre les deux participants réside dans le caractère absolu ou non de la prémisse sur la bisexualité universelle. Les deux positions s'avèrent légitimes à tenir dans ce cas-ci.

Critère 2: Prise en compte de la force des présomptions

La présente remarque est en lien avec le critère précédent. Les participants considèrent tous deux que la thèse de la bisexualité universelle est une donnée qu'ils ne peuvent pas occulter puisqu'elle est établie par une étude scientifique. Toutefois, aucun des deux

participants n'est expert en sexologie et n'a pris directement connaissance de l'étude en question. V ne questionne pas cette proposition, car il serait bien malvenu de la rejeter catégoriquement sans en avoir une connaissance exacte. Il se doit de tenir compte de cette donnée portée par l'autorité de la science, mais il a le loisir de la questionner. C'est là le propre de la présomption raisonnable. En tant normal, les données scientifiques sont des faits incontestables, mais elles sont toujours sujettes à la critique; particulièrement les études en sciences humaines.

Cette «preuve» amenée par R est acceptée par V en partie par coopération et par ignorance. Il la défie toutefois en optant pour une autre hypothèse. Il fait voir notamment que cette proposition ne solutionne pas nécessairement le problème des préjugés vis-à-vis les singularités de chacun. Le dialogue dans lequel les participants s'engagent demeure un dialogue de type permissif. Par conséquent, il appert que le contexte du dialogue exige la présomption raisonnable plutôt que la présomption requise, bien qu'une donnée scientifique soit en jeu. V semble ouvert à utiliser le raisonnement présomptif, mais R semble convaincu que le dialogue tient sur une généralisation stricte et ce, malgré le fait qu'il ne puisse en rendre compte savamment.

Critère 3: Aucune confusion dans les propositions implicites

Les croyances des participants, lorsqu'elles refont surface, doivent être mutuellement corrigées par les interlocuteurs si elles sont fautives. V échoue à faire expliciter par R le contenu de sa proposition chargée à propos de la réaction hystérique que Y aurait s'il entendait son point de vue. En regardant les engagements cachés de R, on peut voir que celui-ci croit que les individus s'opposant à sa thèse sont nécessairement de droite. R passe ce commentaire sur la position de V, car les valeurs de droite sont mal perçues pour les deux participants. Cette proposition est amenée en guise d'argument pour dire que les personnes qui s'opposent au discours sur la bisexualité universelle sont nécessairement conservatrices dans leurs valeurs. Et, comme V s'oppose à T_R , il serait nécessairement de droite.

Cette position de R ne tient toutefois pas sur de bonnes prémisses. Cette proposition conditionnelle est unidirectionnelle : «Toute personne ayant des valeurs de droite s'oppose à la thèse de la bisexualité universelle». L'inverse n'est pas nécessairement vrai : «Toute personne s'opposant à la thèse de la bisexualité universelle a des valeurs de droite». En effet, le fait que V s'oppose à la thèse de R ne veut pas dire qu'il le fait de la même façon que Y ou pour les mêmes valeurs. S'opposer à R n'implique pas une allégeance aux valeurs de droite. Il y a ici une erreur due à une inférence hâtive à partir de deux éléments qui se ressemblent, mais qui font partie de propositions particulières. Ce raisonnement est le suivant :

Y a des valeurs de droite

Y s'oppose à la thèse de R

V s'oppose à la thèse de R

Conclusion : V a des valeurs de droite

Cette idée vise à discréditer V qui adopte un point de vue différent de R. Pour celui-ci, il y aurait nécessairement adéquation entre les allégeances de Y et celles de V. C'est pourquoi nous retrouvons la proposition Z dans son bagage d'engagements non dévoilés. Soulever le fait que Y s'opposerait à son point de vue l'amène à faire un raisonnement fautif au sujet de V, c'est-à-dire postuler qu'il serait de droite en se basant sur le fait que ces personnes s'opposent toutes les deux à R. Il s'agit d'un amalgame à partir d'un seul trait commun : le fait de s'opposer à la thèse T_R .

Critère 4: Validité de l'inférence

Du côté des erreurs de validité dans les inférences, notons qu'au coup R3 le participant R fait un raisonnement à partir d'une prémisse qui ne permet pas le passage à une conclusion. L'énoncé de R était celui-ci : «Comment pouvons-nous alors définir ce qu'est une orientation sexuelle? [...] Et, s'il est impossible de définir à cent pour cent ce qu'est un acte sexuel, alors tous les gens sont sous le couvert de la bisexualité.» Le raisonnement extrait de cette énonciation est le suivant : «s'il est impossible de définir une identité sexuelle exclusive et

impossible de définir ce qu'est un acte sexuel, alors la bisexualité est universelle» ($\sim F \wedge \sim G \rightarrow C$).

L'erreur dans ce raisonnement est que $\sim G$ n'est pas en lien avec C. La définition du concept d'«acte» sexuel n'aide en rien à définir le concept d'«orientation». En effet, définir ce qu'est un acte sexuel pourrait tout aussi bien servir à des questions touchant uniquement les hétérosexuels ou les homosexuels entre eux. La définition de ce qu'est un acte sexuel aide à comprendre ce qui est de l'ordre de la sexualité versus ce qui est de l'ordre de l'amitié ou d'une quelconque autre forme d'affection. Avec qui cette proximité est vécue est une autre question. La seule forme valide ici serait donc $\sim F \rightarrow C$ car $(\sim F \wedge \sim G)$ ne peuvent pas déboucher sur C.

Critère 5: Rejet des questions multiples et des définitions surchargées

Nous pouvons attribuer une faute ici aussi à R dans la dernière proposition qu'il amène. Son coup consiste à dire à V : «Un jour tu vas comprendre». Cette proposition est chargée de sous-entendus imposés à V ou à tout locuteur qui s'opposerait à sa thèse. Le fait d'affirmer que V va comprendre un jour veut dire que présentement la thèse que celui-ci soutient n'a pas de valeur, car il n'y a qu'une seule façon d'entrevoir la solution au problème, de le «comprendre». De plus, le fait d'énoncer que V va comprendre «un jour» fait valoir que toute position autre que celle de R est celle d'une personne moins évoluée, ce qui est un jugement de valeur.

Critère 6: Respect du type ou sous-type de dialogue

Nous pouvons voir dans l'ensemble des croyances de R qu'une bonne partie de ses propositions amenées, notamment aux coups R4 et R5, ne sert qu'à évoquer des implications possibles de B (Il faut propager l'idée que la bisexualité est universelle.). Celles-ci ne font que montrer les avantages à adopter B, à savoir $\sim I$ (Les homo- ou les bisexuels n'auraient pas à faire des parades ainsi.), K (La définition de sa propre identité sexuelle serait plus facile.), et L (L'embarras de dévoiler une identité sexuelle «marginale» serait écarté.). Mais

visiblement, ces propositions échouent à impliquer A. Ces types de coups relèvent davantage du dialogue de négociation - en tant qu'arguments de vente - que de la discussion critique. Il pourrait s'agir-là d'un procédé rhétorique de l'appel aux sentiments, car on tente de persuader son adversaire d'être en train de faire une bonne affaire. R fait par conséquent des glissements illicites vers un autre type de dialogue avec les implications qu'il avance de B.

Ces inférences peuvent être logiquement valides, mais se butent au critère de la pertinence avec le contexte. Une conclusion non pertinente est généralement présentée comme un argument qui appuie une thèse, mais n'en fait rien. Ce procédé consiste à utiliser des inférences valides pour déduire une conclusion et utiliser tout le crédit que nous donne le caractère valide de ce raisonnement pour duper son adversaire. Le problème est que la conclusion présentée comme argument s'écarte du propos initial. Nous voyons que les règles de la logique classique sont respectées, mais pour parvenir à constater la non-pertinence de cette conclusion, nous devons faire preuve d'un discernement plus large que la seule analyse de l'inférence démontrée. Il faut voir si la conclusion vient appuyer ou non ce qui fait l'objet de la discussion.

Critère 7: Respect des différents stades du dialogue

Tout d'abord, notons que les deux interlocuteurs ont statué d'emblée leur position. Les interlocuteurs se sont alors engagés dans la discussion à proprement parler autour des moyens pour enrayer les préjugés sur la diversité sexuelle. Ceci respecte la phase conflictuelle et d'ouverture du dialogue. Autrement dit, aucun locuteur n'a cherché à écarter la discussion tout de suite. La phase argumentative a pu s'ouvrir normalement puisque chaque partie a amené des arguments susceptibles de défendre sa position.

Toutefois, il y a dans ce dialogue plusieurs propositions qui sont évitées. Les propositions sur la singularité de chaque personne et sur les préférences en termes d'orientation sexuelle sont évacuées par R. Il s'agit là d'un aspect de la phase argumentative qui n'est pas respecté. V propose H consistant à dire qu'il existe des homosexuels n'ayant aucune attirance pour le sexe opposé, mais R n'y réagit pas. Aussi, V établit une implication à partir de la proposition

B de R : le fait de propager l'idée de bisexualité universelle (B) nie le fait qu'il y a des identités singulières ($\sim J$). R ne se prononce pas non plus sur ces propositions. Or, le participant V lance clairement la question rattachée à cette proposition : «[...] peut-on laisser à un homosexuel la possibilité d'être ce qu'il est tranquille?» au coup V3. Des défis sont lancés à R, mais il n'entend pas les relever.

Aussi, on constate un sophisme de non respect des stades du dialogue à la phase conclusive. Un semblant de conclusion est amené par R avec sa phrase : « Un jour tu vas comprendre.» Aucune conclusion véritable ne peut être identifiée, car les parties ne se mettent pas d'accord sur les arguments ayant le plus de poids. Chacun est resté sur sa position de départ. Cet énoncé de conclusion est sophistique en soi, car le proposant postule qu'il a raison, mais sans avoir été capable de le démontrer par des arguments de poids.

Dans l'ensemble, en analysant les erreurs de chacun des participants, il n'est pas possible d'attribuer de gagnant à cet échange. La conclusion abrupte y est sans doute pour quelque chose, en plus du désaccord principal qui n'a pu être réglé; désaccord à propos du fait de s'en remettre à la thèse de la bisexualité universelle comme moyen ultime d'enrayer les préjugés. Il est possible de constater, par cette analyse et évaluation, que les dialogues transportent toutes sortes de procédés par rapport à quoi il faut être vigilant. Le dialogue présenté entre ces deux participants contient plusieurs bons coups, mais également des aspects à corriger. Nous identifions entre autres des glissements illicites entre différents types de dialogues, notamment lorsque que R introduit des arguments de «vente» au lieu d'appuis de sa thèse.

Il est indéniable que la vitesse du dialogue verbal, en temps réel, ne permet pas d'identifier tous ces procédés fallacieux de la part de chaque participant. Ici, il a été possible de soulever au moins sept aspects du dialogue qui auraient dû être pointés comme étant fautifs lors de l'échange réel. R semble être le participant ayant le plus commis de fautes : esquives des défis qui lui sont lancés, glissements illicites, raisonnement invalide entre la proposition sur l'impossibilité de définir un acte sexuel et celle de la bisexualité universelle, discrédit de son adversaire par le rapprochement fallacieux avec une autre personne,

proposition chargée d'un jugement de valeur sur son adversaire (moins évolué), attribution de la victoire à sa propre personne.

La plus grande difficulté résidait pour V dans le fait de dépasser l'argument scientifique. Comme le contexte permettait d'ouvrir un dialogue de type permissif, V a pu lancer une hypothèse différente de celle de l'étude en question. Mais, tout comme R, il n'a pas réussi à faire adhérer son adversaire à l'ensemble de ses propositions. Aucun gagnant ne peut donc être proclamé. Mais peut-être pourrait-on prendre en considération le degré d'ouverture aux propositions de l'autre et le plus grand respect des règles du dialogue pour déterminer un tel vainqueur? Dans ce cas, V serait le lauréat. C'est ce que ces sept critères d'évaluation de la conception dialectique pragmatique nous force à admettre. Bien que la DP permette une analyse sur plusieurs niveaux, il n'est cependant pas certain qu'elle ait été poussée jusqu'au bout. Le prochain chapitre constituera une critique de la dialectique pragmatique.

CHAPITRE III

CRITIQUE DE LA DIALECTIQUE PRAGMATIQUE

La dialectique pragmatique nous convie à un programme d'étude de l'argumentation qui se veut efficace pour l'analyse des arguments dans des contextes de discussions réelles et quotidiennes. Les tenants de cette approche considèrent qu'il y a, dans ces discussions, plusieurs éléments extra-logiques qui entrent en jeu dans l'acceptabilité ou non d'un argument. Ainsi, pour la DP, une analyse strictement logique ne pourrait déboucher sur une évaluation juste d'une proposition amenée comme soutien à une thèse dans un dialogue. Nous avons vu dans la présentation de la théorie au premier chapitre que le contexte était un élément déterminant dans cette évaluation. La dialectique pragmatique fournit des outils importants dans l'étude des arguments, notamment la prise en compte du contexte, de la stratégie et des stades du dialogue.

La DP peut ainsi sembler s'éloigner de la rigidité propre à la logique démonstrative classique; cette distance peut lui valoir entre autres des critiques de manque de rigueur. Mais, la DP est plutôt une critique de ces outils *en tant que* théories de l'argumentation. C'est le fait que la logique soit l'unique critère d'évaluation des arguments qui pose problème pour la DP et non les bases d'une logique démonstrative. C'est pourquoi elle propose un modèle plus souple et englobant.

D'ailleurs, une évaluation faite dans le cadre de cette théorie peut aisément être menée à bien si l'on regarde l'analyse d'un dialogue réel faite au deuxième chapitre. Par contre, quelques aspects demeurent encore à préciser : il est possible de faire face à certains vides théoriques ou encore à des questions non résolues par ce cadre théorique. Nous allons donc procéder dans ce chapitre à la critique de la dialectique pragmatique en retraçant les apports et les problèmes retrouvés dans cette théorie. Nous nous pencherons sur 1) la notion de présomption 2) le chevauchement de la théorie entre logique et dialogue 3) certaines limites

de la théorie et sur 4) la DP comme complément à la rhétorique. Les exemples de cette critique sont tirés du dialogue analysé au deuxième chapitre.

3.1 Sur la présomption

3.1.1 La conception du fardeau de la preuve

Une caractéristique essentielle de la théorie dialectique pragmatique est de soutenir que la discussion critique fait tomber un fardeau de la preuve sur le participant qui s'oppose à une thèse. Ceci marque un point tournant dans l'analyse des arguments lorsqu'il est question de dialogue de persuasion, car celui-ci fonctionne le plus souvent avec des propositions présomptives. Ces propositions présomptives sont vraies tant et aussi longtemps que l'adversaire n'a pas démontré qu'elles étaient fausses. Ainsi, le fait de retenir une présomption déplace le fardeau de la preuve sur le participant qui s'oppose à cette proposition. Nicholas Rescher affirme que, de par la nature même de la présomption, le fardeau de la preuve bascule automatiquement du côté de l'adversaire : «a presumption is a defeasible and tentative supposition that carries weight 'in the absence of specific counterindications' in a rational discussion insofar as it moves a burden of proof against the adversary's side of the discussion²⁹». Nous voyons qu'une caractéristique intrinsèque à la discussion rationnelle critique est de faire basculer le fardeau de la preuve sur son adversaire en invoquant des faits qui ne sont pas connus comme absolus. Pour se dégager d'un fardeau de la preuve, un participant à une discussion doit nécessairement passer par l'affirmation d'une nouvelle proposition raisonnablement acceptable. Les arguments sont donc tenus dans les bagages d'engagements tant et aussi longtemps que le critique n'a pas trouvé la façon de dire en quoi la proposition de son adversaire est une erreur. Le fardeau de la preuve retombe sur le participant qui critique un argument et qui l'accuse d'être fallacieux.

Ceci a des répercussions importantes sur le traitement des sophismes ou arguments fallacieux. Lorsqu'un locuteur relève un sophisme, il ne s'agit pas tout simplement de dire :

²⁹ Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 44.

«Voici un sophisme» ou «Ceci est un appel à l'autorité, alors c'est un sophisme». Le locuteur est plutôt tenu de dire *en quoi* la proposition est, par exemple, un appel à l'autorité. Ceci est nécessaire puisque le cadre dialectique pragmatique ne recommande pas une application universelle d'une seule formule³⁰. Une proposition ne peut être rejetée librement, on doit absolument donner une raison acceptable pour faire valoir son désaccord et, en l'absence d'explication suffisante, on doit accepter la proposition, voire la garder en suspend, pour respecter la règle de coopération. On doit considérer la proposition valable pour le bien de la discussion. En ce sens, le critique a une large part de travail à faire.

Dans le cas du dialogue vu au deuxième chapitre, il est clair que V est le participant sur lequel retombe le plus lourd fardeau de la preuve. Il est celui qui critique la thèse de la bisexualité universelle, thèse qui doit être acceptée jusqu'à preuve du contraire par les participants, car elle est présentée comme étant scientifique. V tente quand même d'invalidier cette thèse par plusieurs moyens : faire remarquer qu'il existe des exceptions (certaines personnes homosexuelles disent ne se découvrir aucune attirance pour le sexe opposé) ou soutenir que de grandes orientations peuvent exister dans un niveau de compréhension différent que celui dont il est question dans l'étude. Dans le cas de ce dialogue, ces présomptions n'ont pas été retenues, car elles n'ont pas été discutées. En effet, R n'a procédé à aucune évaluation de ces nouvelles données mises de l'avant par V. Ce n'est donc pas parce qu'elles étaient dénuées de force ou de valeur qu'elles n'ont pas été retenues. C'est parce qu'en fait, R s'en remettait chaque fois à son postulat scientifique. Pour R, ceci ne pouvait pas être remis en question; tandis que pour V, il était tout à fait possible de questionner cette thèse, même relevant de la science. Le fait est que V peut vouloir remettre en question des constats scientifiques, surtout s'ils relèvent des sciences humaines. C'est là où réside le bien-fondé de cette discussion. À la fin de la discussion, le fardeau pesait toujours sur V, mais les raisons à cela ne sont pas claires dans le dialogue. Est-ce que c'est parce que réellement, les propositions n'étaient pas assez fortes pour contrer celles de R, ou bien si ce n'est que parce que R ne voulait pas les entendre? En fait, R ne s'est jamais rendu à la discussion des propositions de V.

³⁰ Douglas Walton, *Commitment in Dialogue*, p. 115.

Ce que nous dit la dialectique pragmatique, c'est qu'il est impératif d'étudier si la présomption est suffisamment raisonnable ou pas. Dans toute discussion, la présomption transporte un certain poids jusqu'à ce qu'elle soit renversée ou jusqu'à la fin de la discussion. Pour qu'une présomption ait du sens, il doit y avoir deux locuteurs qui s'entendent sur sa valeur et sa pertinence. La présomption est considérée comme ayant plus de force qu'une simple assertion étant donné le fait qu'elle lie deux partis. Elle a un caractère intrinsèquement négatif, c'est-à-dire proche parent de l'*ad ignorantiam*. Si le locuteur avait à prouver tout ce qu'il avance, il serait impossible de réaliser ou mener à bien une discussion critique à propos d'une question controversée. La présomption est donc acceptée *jusqu'à preuve du contraire*. Cette dimension du dialogue est importante à retenir pour l'analyse des discussions critiques, car les présomptions sont le principal type de proposition de l'argumentation quotidienne ou toute discussion de nature pratique. Ceci fait contraste avec les systèmes dialectiques formels où toute proposition est amenée de façon positive, c'est-à-dire que c'est le proposant qui doit prouver ce qu'il avance. Pour la pragmatique, la proposition n'a pas à être prouvée de façon absolue. Elle peut très bien être acceptée parce qu'il n'y en a pas d'autres qui détiennent une force plus élevée.

3.1.2 La présomption : fonction cognitive et pratique

La présomption dans un contexte de discussion ordinaire possède deux fonctions qui vont toujours de pair. La formulation de ces fonctions permet de guider le locuteur dans sa démarche argumentative. La première est celle qui consiste à faciliter la progression d'un échange, c'est la fonction pratique. Cette fonction vise non pas à faire dire n'importe quoi aux interlocuteurs seulement pour faire avancer le dialogue, mais plutôt de voir à ce que le dialogue soit réalisé d'une façon constructive. La présomption n'est pas un substitut de la connaissance, elle est plutôt une façon de procéder en l'absence de connaissance véritable. Toutefois, la présomption ne doit pas être conservée en présence de faits la contredisant, elle doit au contraire être abandonnée dès lors où la connaissance est disponible, d'où son caractère provisoire.

La deuxième fonction de la présomption consiste à faire pencher le dialogue du côté de la meilleure thèse accessible, c'est la fonction cognitive. C'est la proposition la plus cohérente ou valable qui doit être retenue. Dans le cas où le répondant approuve la présomption, il peut le faire pour diverses raisons ou justifications qui ont une réelle valeur dans le cadre dialectique pragmatique. Autrement dit, il ne s'agit pas que d'approuver les propositions hors de tout doute recevables. Les justifications pour accepter une proposition sont plurielles : il peut s'agir de vouloir faciliter l'activité discursive; vouloir respecter les procédures définies et convenues d'avance; constater que la proposition évoque l'opinion d'un expert ou du sens commun, voir qu'elle correspond à des us et coutumes; ou encore vouloir démontrer politesse et coopération³¹. Dans tous les cas, la proposition relève soit du savoir spécialisé (c'est-à-dire celui donné par un expert ou par les probabilités), soit d'un savoir connu et partagé par tous (c'est-à-dire reconnu comme fait ou accepté comme règle).

De plus, la présomption peut être acceptée en tant que concession à divers degrés : la plus fréquente est lorsque le locuteur est d'accord avec la proposition que son adversaire avance – c'est-à-dire lorsque celui-ci a fourni assez de preuves – mais il existe aussi celle lorsque le locuteur n'a tout simplement pas de position par rapport à la proposition de son adversaire, c'est pourquoi il l'accepte. La dimension pragmatique de cette théorie prend ainsi tout son sens par l'évocation de cette notion qu'est la présomption. Par cet élément théorique, on constate qu'il existe une nette distinction entre les dialogues de type critique et la démarche scientifique. Par conséquent, il est impossible de traiter les arguments comme on aborde les données mises en lumière par la science exacte.

Nous avons vu au premier chapitre que les différences fondamentales entre la discussion critique et la recherche scientifique. Il est important de rappeler que l'on ne fournit des preuves dans le dialogue critique seulement si sa position est défiée, tandis qu'on fournit des preuves immédiatement de ce qu'on avance du côté de la science. Au lieu de présenter ses arguments en tant qu'assertion absolument fondée, le participant à une discussion critique avance une présomption qui peut être une proposition plausible ou raisonnable. Par contre, la recherche scientifique bâtit ses preuves uniquement avec des assertions rigoureusement

³¹ Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 58.

démonstrées. Ainsi, il n'est pas lieu d'entreprendre une recherche substantielle dans le cadre d'une discussion critique; il est plutôt indiqué d'avancer selon le meilleur de notre connaissance. Ceci ne serait évidemment pas le cas dans un «dialogue» scientifique : toute présomption doit être écartée le plus tôt possible. La dialectique pragmatique s'attache donc à un phénomène discursif particulier qui a des propriétés singulières par rapport à d'autres types de dialogues. Il est important de saisir ces particularités afin de pouvoir appliquer le bon modèle. Dans un cadre de discussion pratique, si un argument fait avancer le débat, alors il doit être retenu. Évidemment, tout le travail repose sur le fait de savoir si la proposition fait avancer le débat ou non.

3.1.3 L'acceptabilité des propositions non-démonstratives

La prise en considération des arguments qui ne sont pas par essence absolus est un point névralgique dans la théorie dialectique pragmatique. La DP tire sa particularité du fait de s'interroger sur ce type de propositions lorsqu'elles surviennent dans une discussion. Ceci est dû à la réappropriation d'un pan de la conception aristotélicienne de l'argument ayant occupé une place importante jusqu'à l'époque moderne. Le raisonnement comme dialectique se base sur des opinions ou croyances généralement acceptées. Ce dernier type de raisonnement a été, jusqu'à l'époque moderne, partie prenante des exercices de jugement et d'évaluation des arguments soumis aux apprentis – soit en tant que gymnastique, compétition ou examen. La distinction déjà présente chez Aristote entre les *archai* (arguments démonstratifs) et les *sophoi* (arguments doxastiques) doit être considérée comme un élément fondamental dans cette théorie de l'argumentation. Toutefois, ne constituant pas des vérités absolues, les arguments doxastiques ont longtemps été considérés comme des arguments de second plan. Ces raisonnements basés sur autre chose que des vérités connues ont été considérées pendant un certain temps comme inintelligibles, donc n'ont pas reçu d'attention importante chez les théoriciens de l'argumentation. Ces arguments sont toutefois légion dans les discussions critiques ordinaires. L'ouverture de la DP à ces éléments non démontrables permet de prendre en compte plusieurs types de connaissances et d'identifier quel cadre épistémique nous devons appliquer à tel ou à tel argument.

Ainsi, la dialectique pragmatique tient compte du fait que, dans les discussions critiques réelles, plusieurs types de croyances sont invoqués afin de soutenir une position. Deux types fondamentaux de raisonnements englobent l'ensemble des croyances : à la fois le raisonnement en tant que démonstration (raisonnement basé sur des prémisses vraies et primaires), à la fois le raisonnement en tant que «dialectique». L'étude de la discussion critique prend en compte tout ce qui est avancé pour en faire une analyse fine, puisqu'il est bel et bien le cas que les locuteurs ne se servent pas uniquement de connaissances absolues dans leurs discussions. Il est donc important de posséder un outil qui soit capable de détecter ces toutes affirmations et de les évaluer adéquatement. L'ajout de cette notion permet une analyse appropriée des diverses propositions avancées. Aucun raisonnement, donc, ne sera confiné au vide théorique.

Comme le soulignent Beall et Restall, un argument valide est celui où sa conclusion est vraie dans tous les cas où ses prémisses sont vraies³². La validité déductive est une question de préservation de la vérité dans tous les cas, c'est-à-dire où il n'existe aucun contre-exemple dans lequel un raisonnement aurait des prémisses vraies, mais une conclusion fausse. Selon ces logiciens, la validité dépend du contenu de ce dont il est question, et non son mode de présentation : la logique est indéniablement en relation avec les énoncés (qu'ils soient phrases, assertions ou propositions). Le recours aux théories du «raisonnement» plausible ou du «raisonnement» réfutable démontre que la DP conserve la notion de conséquence logique, mais à travers des logiques non-monotones et créatives. La dialectique pragmatique tire profit des systèmes logiques se posant comme variations de la logique standard classique puisque l'inférence humaine alterne effectivement entre deux types d'inférences. La DP considère que l'inférence créative (ampliative, non monotone, incertaine) augmente de façon importante l'analyse de l'argument, autrement réservée à la logique classique qui a une fonction cognitive limitée (assertorique, extensionnelle, bivalente, vérifonctionnelle). Ces inférences se présentent le plus souvent sous forme de probabilité ou de plausibilité.

³² J.C. Beall et Greg Restall, *Logical Pluralism*, p. 23.

Dans le dialogue du deuxième chapitre, nous retrouvons des arguments de ce type qui sont tout à fait légitimes de la part des locuteurs. L'argument plausible amené par V au sujet de l'existence de grandes orientations sexuelles n'est pas moins intéressant que l'argument de R basé sur une récente étude en sexologie. Il est tout aussi digne d'attention que l'argument de son adversaire en matière de connaissance potentielle et de critique. Dans le dialogue qui nous intéresse ici, la position sophistique est venue du participant qui a voulu occulter cette information du débat. La réaction de R a en effet consisté à rester aveugle à cet énoncé en croyant qu'il se basait sur un argument démonstratif.

Cette nouvelle donne dans le traitement des arguments basés sur différents types de croyances exige par conséquent de redéfinir la notion d'acceptabilité. James Freeman définit cette notion en rapport avec la notion de croyance. Une première définition intuitive de l'acceptabilité serait de dire : «Une prémisse P est acceptable pour S si et seulement si S a une croyance justifiée que P».³³ Ceci présente la notion d'acceptabilité comme établissant une relation entre une proposition et un agent qui accepte celle-ci. Ceci laisse donc place à la divergence de point de vue entre différents agents qui peuvent ne pas avoir toutes les mêmes croyances. Freeman affirme que cette définition est adéquate si on relie la notion d'acceptabilité avec celle d'évidence. Toutefois, il y aurait une distinction à faire à propos des raisons de croire et des raisons d'accepter une proposition et c'est ce qu'il démontre en faisant appel à la notion de but du dialogue, rappelant ainsi Walton³⁴.

Un exemple très évocateur pour Freeman est celui amené par L. Jonathan Cohen dans son *Essay on Belief and Acceptance*. Ce dernier fait allusion au fait qu'un avocat peut avoir des raisons professionnelles d'accepter que son client soit innocent, sans pour autant avoir de raisons de croire qu'il l'est véritablement. La notion du but du dialogue est ainsi intimement reliée à la notion de croyance et d'acceptabilité. Nous avons des croyances en fonction de plusieurs buts, mais un seul d'entre eux demeure la recherche de la vérité. Ainsi, en ce qui

³³ James B. Freeman, «Epistemic Justification and Premise Acceptability», p. 59.

³⁴ «In *Informal Logic*, Douglas Walton points out that there are many kinds of dialogues. One distinguishing feature of a type or species of dialogue is the goal it seeks or functions to attain. The goal of a dialogue may be to impress an audience, or to persuade its members of some claim, or to secure some personal gain, rather than to get at the truth. Likewise we may have various goals in accepting premises.», Freeman, p. 62.

concerne l'atteinte de la vérité, la raison pour accepter P est une raison qui justifie de croire que P. Selon le point de vue épistémologique, les raisons pour *accepter* une proposition sont les raisons de *croire* celle-ci. Par contre, en ce qui a trait aux croyances présomptives, la notion d'acceptabilité se base sur ce que le locuteur juge comme étant adéquat du point de vue présomptif. Les bases de ces croyances peuvent ne pas être adéquates ou fiables. Mais si, comme le dit Freeman, le locuteur n'a aucune raison de rejeter ces bases, alors il ne peut qu'accepter la proposition :

«Objectively, the grounds might not be adequate, they might not be reliable. But if S has no evidence of this and S's lack of evidence in no way evinces culpable ignorance, if S has no reason to distrust these grounds, why should the acceptability of P be compromised for S?»³⁵

La notion d'acceptabilité dans le cadre d'une discussion critique doit par conséquent se formuler ainsi : «Une prémisses P est acceptable pour S si et seulement si S a une J_{ap} de croire que P» où J est la justification, a l'acceptabilité et p le caractère «présomptif». Ceci veut dire que la prémisses présentée par un locuteur pourra être acceptée si S possède une justification qui est acceptable de façon «présomptive» à croire que P. Puisque des propositions ne reposant pas sur des bases rigoureuses et absolues sont effectivement adoptées dans les discussions critiques, la théorisation de ce fait était incontournable pour raffiner l'analyse des arguments entre locuteurs.

3.2 Entre logique et dialogue

3.2.1 Le pluralisme logique

La logique de la présomption apparaît comme étant un aspect majeur de la théorie dialectique pragmatique. La mise en relief de cette logique est effectuée en raison du fait que les présomptions sont nombreuses dans le type de discussion critique et que cette logique est sensible au contenu. Le contenu des propositions est ce qui est fondamental dans l'évaluation

³⁵ James B. Freeman, «Epistemic Justification and Premise Acceptability», p. 67.

des arguments; une analyse juste ne peut en faire fi. La DP soutient une position plurielle qui voit à l'utilisation d'autres types de théories qui portent sur le contenu des propositions. Elle considère comme important de faire appel notamment à la théorie des probabilités, la théorie de l'acceptabilité, la logique épistémique et doxastique, ainsi qu'à la théorie de la rationalité. Celles-ci semblent couvrir des éléments qui ne sont pas à négliger pour certains arguments. Ce qui est crucial pour la DP est que toutes ces théories puissent être sensibles au contenu des propositions. Il est évident que dans une discussion critique quotidienne, les locuteurs utilisent le langage ordinaire et sont donc confrontés au contenu véhiculé par les propositions mises de l'avant. Le contenu est un facteur qu'il est impossible à écarter pour l'analyse et l'évaluation des arguments produits dans ces discussions.

Walton évoque le développement de logiques étendues, non-classiques, comme ayant bénéficié à l'étude de l'argumentation en ce qu'elles permettent de tester et réfuter certains points de vue à propos des sophismes. Une multitude d'exemples de systèmes logiques sont énumérés dans le chapitre «Sur la logique non formelle» dans *Critique de l'argumentation*. Les auteurs démontrent ainsi le lien étroit entre inférence et argument, ainsi que l'importance indéniable du pluralisme logique pour l'étude des sophismes :

«De la douzaine de paralogismes auxquels nous nous sommes récemment intéressés, il n'en est pas un seul qui n'ait grandement bénéficié de l'application des méthodes formelles. La théorie des graphes et la logique intuitionniste permettent, pensons-nous, de modéliser la circularité; la logique causale fournit des perspectives à l'analyse de l'argumentation *post hoc*; le système dialogique de Hintikka fournit une représentation intéressante de l'échange dialectique; le système dialectique consistant et complet de Routley éclaire certains aspects de *ad hominem*; plusieurs constructions de la logique érotétique marchent bien pour le paralogisme des questions multiples, etc. [...] la circularité trouve un bon modèle dans la sémantique intuitionniste de Kripke, qui permet également de définir raisonnablement une technique de cumul des données (Woods et Walton, 1978). De même, la théorie formelle des agrégats de Burge nous fournit une bonne maîtrise des relations tout-parties (quoique non décidable), et la théorie de la composition et de la division y trouve un bénéfice certain (Burge 1977; Woods et Walton 1977c). La logique de la connectibilité [connectability logic] de Berger propose une notion de connectibilité causale dont il semble qu'elle permette de représenter le paralogisme *post hoc* comme un paralogisme modal, argumentant de la possibilité à la réalité (Berger 1973; Woods et Walton 1977d)».³⁶

³⁶ John Woods et Douglas Walton, *Critique de l'argumentation*, p. 216-217.

Parmi l'ensemble de ces logiques, ainsi que les autres nées depuis la parution de cet article de Woods et Walton, nous pouvons toujours en retrouver une qui soit associée au raisonnement ou à l'inférence que le locuteur produit entre deux propositions. La pluralité des logiques offre une théorisation potentielle de ce qui est avancé à un certain moment donné dans le dialogue. Le développement de ces logiques rendrait ainsi caduc le recours au contexte du dialogue puisque toutes les formes de raisonnements peuvent être théorisées.

Le point fondamental qu'amène toutefois la dialectique pragmatique est qu'il existe tout un pan de l'argumentation qui n'est pas couvert par ces systèmes : les particularités contextuelles des arguments. La logique aurait pour objet une partie seulement de ce qui est présent dans les arguments tels que ceux rencontrés dans les discussions courantes. Le seul modèle qui propose des outils permettant d'évaluer la nature et la teneur de l'argument dans sa singularité est la dialectique pragmatique. La singularité de l'argument vient du fait qu'il est placé dans tel ou tel dialogue. Une position exclusivement logique serait insuffisante pour analyser les arguments, même si ce cadre logique est pluraliste. Même les logiciens Beall et Restall reconnaissent aussi que la logique ne constitue pas l'unique outil pour analyser un argument. Ils soutiennent dans *Logical Pluralism* que la logique a pour objet l'évaluation des arguments et qu'il est important de tenir compte du contenu – puisque l'étude des langages formels est réservée plutôt à une *grammaire* formelle :

« [the] content must to some degree be public and shared, if logic is to have any role in the analysis and evaluation of discourse. None of this is to say, of course, that logic is the *only* tool for the analysis and evaluation of discourse. We are only committed to the claim that it is an important tool in the analysis of the *content*, or what is said in discourse ».³⁷

Comme nous l'avons vu dans l'analyse des arguments du deuxième chapitre, le dialogue est le cadre permettant de déterminer l'acceptabilité des arguments. Ceux-ci sont évalués en fonction du but associé à tel ou tel type de dialogue. Un argument pourrait être acceptable dans un, mais non dans un autre et ce, même en étant tout à fait valide sur le plan logique. Une stratégie adoptée par un locuteur pourra se faire refuser par le fait qu'elle ne respecte pas le but du dialogue, ou du moins, qu'elle l'entrave.

³⁷ J.C. Beall et G. Restall, *Logical Pluralism*, p. 11.

3.2.2 Le contexte, supplément à l'analyse

Le contexte du dialogue ajoute des critères d'analyse à l'argument. La reconnaissance du but et des caractéristiques des différents types de dialogue est un apport majeur des théories dialectiques. Dans le deuxième chapitre, il a été clairement démontré que la prise en compte de certains aspects du contexte de l'échange a été bénéfique pour l'évaluation d'arguments particuliers. C'était le cas notamment pour l'argument du participant R à propos de la réaction potentielle d'un troisième collègue (Y) s'il avait été présent à cette discussion (coup R6). La simple reconstruction des enthymèmes, à partir des données brutes, c'est-à-dire sans tenir compte du contexte, aurait débouché sur l'argument suivant tout à fait valide, mais non pertinent :

Y n'apprécie pas entendre parler de bisexualité

R parle de bisexualité dans cette discussion

C'est une bonne chose que les gens soient absents des situations qu'ils n'apprécient pas

C'est une bonne chose que Y soit absent de la discussion.

Si tel avait été le réel argument de R, l'autre participant V aurait pu se poser la question à savoir pourquoi son adversaire lui parle de Y à ce moment-ci. La seule analyse de la validité logique n'aurait pas suffi à déterminer si cette intervention était acceptable ou pas. Il fallait prendre en compte le contexte du dialogue, en l'occurrence le dialogue critique, pour voir que la proposition sur Y n'était pas dénuée de stratégie. Sans avoir pris connaissance des circonstances dans lesquelles cette proposition a été énoncée, il n'aurait pas été possible de retracer toutes les prémisses cachées de cet argument. Même le recours à la rhétorique n'était pas d'un grand secours puisqu'il ne s'agissait pas d'une attaque contre la personne directe et explicite. Seul le contexte de la discussion critique nous permettait de reconnaître là un argument fallacieux et de découvrir toutes les réelles prémisses cachées. Dans le cas de la proposition sur Y, le véritable argument était, comme nous l'avons vu au deuxième chapitre, d'associer la position de V à celle de Y :

Y a des valeurs de droite

Y s'oppose à la thèse de R

V s'oppose à la thèse de R

Conclusion : V a des valeurs de droite.

Cet argument, nous le disions, n'est pas valide. Il fait une inférence entre deux éléments particuliers différents qui ne tombent pas sous une même règle. Il n'y a pas de règle universelle ici disant que s'opposer à la thèse de R est une démonstration de valeurs de droite. Aussi, il n'est pas acceptable, car dans le cadre de cette discussion critique, il n'est pas lieu de tenter d'attaquer son adversaire personnellement puisque aucun conflit d'intérêt n'est en jeu ici.

Aussi, les différents stades de la discussion critique – comme présentés dans le premier chapitre – permettent de saisir d'autres critères importants rattachés au cadre du dialogue. Une proposition sera jugée fautive si elle ne respecte pas le but du dialogue, mais aussi si elle entrave les stades de la discussion. Le sophisme peut venir entre autres du fait que la proposition d'un locuteur vise à mettre fin arbitrairement à la discussion, qu'il affirme le caractère «sacro-saint» d'une thèse afin de la présenter comme inatteignable, qu'il allègue des arguments qui ne sont pas relatifs à la thèse soutenue, qu'il refuse le doute de son adversaire en raison de sa méconnaissance du sujet. Ces types de propositions fallacieuses ne sont pas détectables du point de vue logique (pluraliste), ni même par la rhétorique. Ce sont des sophismes de procédure.

Dans les dialogues réels, il existe effectivement des abus de ce genre, c'est-à-dire des dialogues où les participants n'arrivent pas dans les faits à suivre les étapes d'un échange en revenant constamment, par exemple, au stade de confrontation où les participants se (re)positionnent sur la question, ou n'arrivent tout simplement pas à atteindre la conclusion. C'était le cas dans la discussion du deuxième chapitre où le locuteur R s'est arbitrairement arrogé le titre de gagnant, donc a mis fin au dialogue de façon fallacieuse. En accusant son interlocuteur de ne pas être en mesure de comprendre tout de suite son point de vue, il lui dit

qu'un jour (c'est-à-dire, de façon sous-entendue, lorsqu'il sera plus éveillé intellectuellement), il va comprendre. R fait ici en quelque sorte une attaque contre la personne qui n'est pas acceptable et, de son côté, il n'a pas réussi à se débarrasser de certains fardeaux de la preuve que V lui renvoyait. Il ne pouvait donc dans ces circonstances ni se déclarer gagnant, ni même imposer ce trait de personnalité à V.

Les modèles dialectiques formels sont pour leur part impuissants à rendre compte de ces erreurs ayant trait au contexte, car celles-ci n'existent tout simplement pas dans ces cadres théoriques. Il est certes possible de voir qu'un dialogue formel n'est pas terminé s'il reste encore des propositions non réfutées, mais il est impossible de découvrir pour quels motifs le dialogue doit s'arrêter – il est fort possible qu'un dialogue doive être suspendu par manque de temps par exemple, ce qui constituerait une bonne raison. Ceci démontre bien l'importance de se doter de modèles qui nous permettent de discriminer des phénomènes qui se produisent dans les discussions courantes et de reconnaître en bout de ligne ce qui fait défaut.

Un des avantages d'une approche dialectique concerne l'enseignement des stratégies de raisonnement : celles-ci semblent être davantage bénéfiques selon Jaako Hintikka que le simple entraînement aux règles et aux principes du raisonnement, de l'argumentation et de la pensée critique telles qu'elles sont enseignées présentement³⁸. Ces règles enseignées sont la plupart du temps associées aux étapes du raisonnement plutôt qu'aux étapes de la stratégie du raisonnement. En effet, les règles du raisonnement logique ne produisent pas de nouvelles informations dans le dialogue. Le « raisonnement » stratégique, pour sa part, ne fait pas que réorganiser et expliciter le contenu de l'information précédente, mais anticipe de nouvelles informations pouvant être amenées par son adversaire. La dimension stratégique fournie par le cadre de la discussion est essentielle à considérer afin de pouvoir évaluer les bonnes et les mauvaises informations amenées par son interlocuteur et relier ces informations au but du dialogue en question. L'argument doit toujours être pensé en termes de « coup » comme solution à un problème ou à une situation initiale déficiente. La solution est donc orientée vers l'acquisition de nouveaux contenus que ceux connus au départ, ce qui est le propre d'une

³⁸ Jaako Hintikka, « Is Logic the Key to All Good Reasoning? » dans *Argumentation*, vol. 15, p. 44.

discussion critique par exemple, de procéder au dévoilement de prémisses non encore exposées.

Jaako Hintikka ajoute dans le même article que la connaissance du contenu, comme mentionné plus haut, est un élément important de la pensée stratégique. La prise en compte du contenu encourage l'anticipation et la guide :

«It is worth noting here that, even when we are dealing with purely deductive reasoning, the ability to anticipate the outcome of a sequence of countermodel-building moves is not independent of the subject matter. In some walks of reasoning, the entire construction process is easier to envisage than in others. For instance, it is easier to do in geometry than in algebra. Moreover, familiarity of the possible configurations in some subject matter area may help the reasoner in trying to think sufficiently far ahead amidst the moves of the 'game' of countermodel construction. Hence we have found an explanation why in real-life reasoning, even when it is purely deductive, familiarity with the subject matter can be strategically helpful».³⁹

La construction d'une défense est nécessairement liée au contenu. Que l'on soit en présence d'un type ou d'autre d'inférence – déduction, induction ou abduction – la connaissance du contenu facilitera toujours l'anticipation des coups pouvant potentiellement être avancés par son adversaire. Par conséquent, il est plus aisé de rétorquer ou contrecarrer les propositions adverses ainsi que de préparer la défense de sa propre position lorsque la dimension stratégique est considérée. Cette anticipation stratégique basée sur le contenu constitue en somme ni plus ni moins que l'inventaire des prémisses possibles pouvant être invoquées par son adversaire comme appui à sa proposition principale.

Dans le cas de la discussion critique, les coups sont effectués en fonction de la valorisation d'une thèse et du discrédit d'une autre. Le but est de gagner son adversaire à ses propositions et faire voir que les propositions soutenues par son interlocuteur sont faibles, du moins plus faibles que les siennes. L'essentiel est donc ici d'évaluer si les prémisses sur lesquelles se base l'argument sont adéquates. Le but associé au dialogue va ainsi être un outil indispensable pour identifier ces prémisses, il va contribuer à circonscrire l'ensemble des prémisses cachées possibles. La fonction maïeutique de la discussion critique est ici

³⁹ Jaako Hintikka, «Is Logic the Key to All Good Reasoning?» dans *Argumentation*, vol. 15, p. 46.

révélatrice car elle exige d'anticiper continuellement les nouvelles prémisses de son adversaire. L'étude de la validité des inférences logiques entre les propositions ne fait qu'accompagner cette étape d'identification des croyances.

Ainsi, le cadre du dialogue est une dimension qui apporte de précieuses balises à l'analyse des arguments. C'est ce que nous montre entre autres l'analyse du dialogue effectuée dans le deuxième chapitre du mémoire. Cette analyse témoigne de cette capacité qu'a la dialectique pragmatique à être appliquée. La DP ajoute à la conception logique de l'argument la dimension dialectique, qui est centrée sur l'évaluation contextuelle des propositions : il s'agit de voir si un argument est acceptable ou non, même s'il respecte le critère incontournable de validité logique. Walton rappelle ces deux dimensions incontournables à la fin de l'introduction de *The New Dialectic* :

«[...] an argument can be evaluated from a logical point of view in two different ways or respects. First, we can evaluate it as an inference, from premises to a conclusion, according to semantic standards (of deductive logic, in the most familiar kind of case, as valid or invalid). Second, we can evaluate how the reasoning, or chaining of inferences in the given case, was used in a context of dialogue for some purpose (as part of a conversational exchange). It is this second method of evaluation that is dialectical».⁴⁰

La théorie dialectique pragmatique propose par conséquent une approche très englobante de l'évaluation des arguments. Ceci permet de comprendre l'argument comme étant une proposition ne pouvant être évaluée uniquement par l'application universelle d'une logique donnée ou d'une figure rhétorique (comme nous le verrons plus bas). Les deux dimensions sont intrinsèquement imbriquées l'une dans l'autre lors de l'analyse d'un argument en échange ordinaire.

Un problème demeure cependant. Toutes les logiques peuvent être utilisées par un locuteur pour analyser un argument. Or, il est impossible pour lui de passer à travers toutes les logiques existantes de façon systématique chaque fois que son adversaire avance un argument. Ceci serait tout simplement contre-productif étant donné le nombre considérable de systèmes logiques pouvant être avancés. Le dialogue ne nous dit pas non plus quelles sont

⁴⁰ Douglas Walton, *The New Dialectic*, p. 36.

les logiques que l'on doive activer pour l'analyse de tel ou tel argument, dans tel ou tel contexte dialogue. Pour ce faire, il faudrait pouvoir avoir des sélections (ou combinaisons) de logiques possibles associées à chaque instance de dialogue. Le problème est que l'ensemble des logiques porte sur des inférences qui peuvent être amenées dans chacun des dialogues. Autrement dit, il n'y a pas de relation d'exclusivité entre un ou des systèmes logiques et les types de dialogues. Les combinaisons possibles de ces logiques sont par conséquent incommensurables. Une telle théorie peut donc difficilement exister; pas même dans la théorie normative de la dialectique pragmatique. Il appert donc que ces paramètres n'appartiennent qu'au jugement du locuteur. Ainsi, la théorie dialectique pragmatique a beau être générale en voulant englober les deux dimensions fondamentales de l'étude de l'argument – soit logique et contextuelle – elle se bute à la formulation de principes permettant de procéder à une sélection efficace des systèmes logiques à appliquer dans chacun des cas.

3.3 Limites de la dialectique pragmatique

3.3.1 Types de dialogues et modèles normatifs

La dialectique pragmatique se veut avant tout une théorie normative à travers sa typologie des dialogues. Ces types de dialogues sont présentés comme des modèles – qui sont, par ailleurs, exposés en langage ordinaire et non symbolique. Walton entrevoit ces types de dialogues comme des modèles normatifs devant être considérés comme un idéal auquel se référer afin d'identifier ce qui entrave l'aboutissement d'une discussion : «Each of these types of dialogue is put forward as a normative model which specifies broadly how an argument should be used in order to be correct or to be defensible against the criticism that it is incorrect, erroneous, or fallacious.»⁴¹ Ces modèles de dialogues constituent des figures générales correspondant aux différents buts possibles que l'on a en entrant dans des discussions. Rappelons que ces dialogues sont au nombre de six et qu'ils spécifient les caractéristiques de chacune des grandes catégories pouvant contenir à leur tour des sous-

⁴¹ Douglas Walton, *The New Dialectic*, p. 3.

catégories de dialogue. Walton emprunte à van Eemeren et Grootendorst les règles concernant la discussion critique contenue dans la catégorie plus générale du dialogue de persuasion : les règles associées aux différents stades du dialogue.

Selon Walton, la dialectique pragmatique serait essentiellement normative. Une précision importante doit cependant être soulevée ici, précision qui explique certaines incongruités qui pourraient survenir dans l'application de la DP. Eric Krabbe rapporte que les théoriciens van Eemeren et Houtlosser ont établi une distinction entre leur théorie et celle de Walton⁴². La DP de Walton ne serait en fait qu'en partie normative, car il existe une différence importante entre les types d'activités argumentatives et les modèles normatifs de discussion. Un *type* d'activité est une entité conventionnelle qui peut être identifiée par des observations empiriques – la persuasion en serait un bon exemple. Un *modèle* normatif est une approche théorique qui expose comment les interlocuteurs doivent avancer dans la discussion afin de résoudre leur différend; les normes sont élaborées rationnellement et philosophiquement. Un exemple de ce modèle serait justement celui de la discussion critique de van Eemeren et Grootendorst tel que repris par Walton⁴³. Ce modèle consiste en un ensemble de règles détaillées pour mener à bien un échange critique. Ce modèle doit se mouler néanmoins de près à ces activités d'échange discursif, c'est un modèle de normes qui doit pouvoir réguler les discussions. Les modèles normatifs tels que ceux de van Eemeren et Grootendorst sont utilisés pour extraire les éléments d'analyse pertinents à l'intérieur d'un dialogue devant faire l'objet d'une évaluation.

Ce qui compte comme un sophisme, dans un dialogue donné, dépend du type de dialogue, mais aussi du modèle normatif qui lui est associé. Le sophisme n'est pas exclusif au dialogue de persuasion; il peut apparaître dans plusieurs types de raisonnements rencontrés dans différents dialogues. Comme mentionné au deuxième chapitre, la dialectique pragmatique dit que le sophisme survient lorsqu'un participant décide de glisser unilatéralement vers un autre type de dialogue. Selon cette approche, le glissement occasionné par le participant est considéré comme fallacieux du point de vue du dialogue original, mais peut sembler correct

⁴² Eric Krabbe et J. A. van Laar, «About Old and New Dialectic», p. 31.

⁴³ Nous renvoyons le lecteur à la section 1.1.3 «La discussion critique» au premier chapitre de ce mémoire.

dans le nouveau. Cet élément entrant dans la conception du sophisme amène un questionnement à savoir si le concept de glissement unilatéral ne serait pas justement superflu pour expliquer le sophisme. Il pourrait être suffisant de dire que le coup joué par le participant ne convient tout simplement pas à l'intérieur de ce dialogue.

Frans van Eemeren fait remarquer qu'un argument peut être évalué simplement par la correspondance au but original du dialogue⁴⁴. Par exemple, lorsqu'un participant à l'intérieur d'un dialogue de négociation glisse vers la querelle en attaquant son adversaire personnellement (en abusant de l'*ad hominem*), celui-ci viole les normes de la négociation qu'il faut respecter pour mener à bien une entente. Ainsi, en distinguant les types d'activités et les modèles normatifs, il est plus aisé d'affirmer qu'un raisonnement serait fallacieux lorsqu'il est évalué à partir d'un modèle valant pour ce type de dialogue, alors qu'un autre modèle attaché à un autre type de dialogue le permettrait sans problème. Ainsi, il n'est pas totalement convainquant que la notion de «glissement illicite» vers un autre type de dialogue soit déterminante dans l'analyse du sophisme. Le principe d'analyse rétrospective de Walton force le critique à retracer à chaque fois le cours précédent de la discussion afin de déterminer, empiriquement, dans quel type de dialogue les participants se sont engagés à la base. Cette étape ne devrait pas être exigée pour tous les cas d'évaluation; elle est pratiquement impossible à effectuée systématiquement, ou du moins, elle peut s'avérer laborieuse dans certains dialogues.

Il n'est pas clair, donc, dans le cas de Walton que sa proposition théorique soit normative. En effet, les types de dialogues sont élaborés à partir d'éléments qui se veulent descriptifs. Les critères normatifs tels qu'entendus par Walton sont-ils basés sur des considérations analytiques des théoriciens en regard des buts et des caractéristiques des dialogues, ou sont-ils des normes basées de façon empirique destinées à la reconstruction d'une pratique discursive adéquate et cohérente? Dans le cas de la dialectique pragmatique, il s'agirait en fait d'une théorie empirique des types de dialogues plutôt que d'ensembles normatifs de règles et de prescriptions. Pour chaque type de dialogue (persuasion, enquête, délibération, négociation, recherche d'information et le dialogue éristique), un modèle normatif spécifiant

⁴⁴ Frans van Eemeren et P. Houtlosser, «The Contextuality of Fallacies», p. 62.

des règles que les interlocuteurs doivent respecter peut être élaboré. En ce sens, il est incohérent que l'on ne retrouve pas dans la DP des ensembles de prescriptions semblables à celles de la discussion critique pour chacun des types de dialogues. Ainsi, van Eemeren suggère d'ailleurs de procéder à l'élaboration de modèles normatifs pour tous les types de dialogue déterminés empiriquement :

«[...] we presume that once the new dialectic will have developed fully specified normative models for all common activity types, the normative model most easily applied to evaluate a given argument, will, in a simple case, be the one associated with the activity type in which the argument occurs, which may be empirically determined».⁴⁵

La différence majeure rappelée par van Eemeren entre son approche et celle de Walton est que pour la DP, un bon argument est celui qui contribue au but spécifique d'un type de dialogue, alors que pour le théoricien du modèle normatif, un bon argument est celui qui respecte les règles générales de la discussion critique. Cette différence permettrait d'entrevoir une simplification et une cohérence plus grande à une théorie de l'argument.

3.3.2 À propos des stratégies

Nous avons vu au premier chapitre que les six types de dialogues peuvent se redistribuer en deux classes : les dialogues de collaboration (l'enquête, la délibération et la recherche d'information) ainsi que les dialogues d'adversité (la persuasion, la négociation et le dialogue éristique). Walton nous dit que chacun de ces dialogues sont caractérisés par un type de situation initiale, par un but communément partagé par les interlocuteurs (tester la plausibilité d'arguments, redéfinir une relation, obtenir le plus de concessions, trouver les preuves de la vérité d'une proposition, etc.). Chaque participant tente par conséquent de contribuer à l'atteinte du but principal du dialogue, quel qu'il soit. C'est ce qu'on désigne sous le nom de stratégie. Cependant, comme le mentionnent Krabbe et van Laar⁴⁶, il y aurait inadéquation entre la définition de la stratégie dans la dialectique pragmatique et les réelles visées stratégiques des locuteurs. La définition de la stratégie que l'on retrouve dans la dialectique

⁴⁵ van Eemeren dans Krabbe et van Laar, «About Old and New Dialectic», p. 43.

⁴⁶ Eric Krabbe et J.A. van Laar, «About Old and New Dialectic», p. 52.

pragmatique est la sélection chez un locuteur du «coup» à jouer à un certain moment donné du dialogue parmi un ensemble de coups possibles et qui en respecte le type.

Krabbe et van Laar retracent dans l'ensemble des travaux de Walton trois types de stratégies pouvant être adoptées par un locuteur : la stratégie permissive, la stratégie assertive et la stratégie appropriée. La permissive étant celle qui consiste à sélectionner que les coups permis (légitimes, licites), c'est-à-dire ceux qui contribuent au but principal. Ce type de stratégie est par conséquent balisé par les normes (ou caractéristiques) des dialogues. Le choix d'une argumentation «ad hominem» ou «ad verecundiam» pourrait faire partie de l'ensemble permis par le dialogue de persuasion, mais serait absolument interdit par le dialogue d'enquête par exemple. La stratégie assertive consiste à ne sélectionner que les coups visant l'atteinte de son propre but individuel. Dans la discussion critique, cette stratégie ne pourrait pas être adoptée. Un exemple de stratégie assertive est celui consistant à poser une question chargée à son interlocuteur. Cette stratégie comprend par conséquent les coups légitimes comme les fallacieux, c'est-à-dire ceux qui favorisent le locuteur qui les joue. Finalement, la stratégie appropriée est celle qui, devant un ensemble de coups disponibles – qu'ils contribuent au but principal ou à un but individuel – consiste à choisir le coup menant à l'atteinte du but commun principal. Cette troisième stratégie est un sous-groupe du premier type, mais pas du deuxième. Une stratégie appropriée serait composée d'un coup nécessairement permis, mais qui en même temps, permettrait de se rapprocher de ses objectifs individuels.

En soulevant ces différents types de stratégies à l'intérieur de la dialectique pragmatique, Krabbe et van Laar mettent le doigt sur une des déficiences de cette théorie et amènent une alternative qui peut s'avérer féconde. Ce sont encore une fois les travaux de van Eemeren (et de Houtlosser) qui sont indiqués pour rectifier la définition de la stratégie. Ces derniers proposent la reconstruction du discours argumentatif par le postulat que le locuteur avance stratégiquement dans un dialogue en tentant d'atteindre son but «dialectique» de résoudre un conflit ou un problème commun, mais aussi en tentant d'atteindre son but «rhétorique» individuel de ramener les choses comme il le veut. Le type de manœuvre qui correspond à

cette reformulation est la stratégie «appropriée», stratégie qui écarte tout dérapage ou écran de fumée ne faisant aucunement avancer le but commun.

3.3.3 Précisions sur le caractère fonctionnel de la théorie

Douglas Walton qualifie sa dialectique pragmatique de théorie «fonctionnaliste» de l'argument. Cette expression semble poser problème si l'on constate qu'elle est utilisée à plusieurs endroits dans des contextes qui ne semblent pas permettre une même acception de celle-ci. Nous relatons plus bas trois endroits où l'expression «fonctionnel» ou ses dérivés apparaissent dans les travaux de Walton. Nous avons puisés dans les ouvrages majeurs de ce dernier afin de retracer le sens canonique qu'il voulait donner à cette expression. Nous constatons qu'il y a amalgame entre plusieurs sens donnés et, pour cette raison, elle devrait être laissée tombée afin d'écarter toute nouvelle ambiguïté.

Une première utilisation de «fonctionnel» est faite au début du cinquième chapitre de *Plausible Argument in Everyday Conversation*. Walton dit que son chapitre portant sur le dialogue a comme but d'exposer une théorie de l'argument qui est qualifiée de «fonctionnaliste» : «The purpose of this chapter is to provide just such a theory, which will be called the 'functionnal theory of argument'»⁴⁷. Cette formulation semble vouloir correspondre aux courants théoriques en sciences humaines désignés sous le nom de *fonctionnalisme* tel qu'on le retrouve en anthropologie, en sociologie, en histoire, etc. Compte tenu du fait que les courants fonctionnalistes sont ceux qui voient dans leur objet d'étude (société, langue, histoire, culture, architecture) un système composé d'éléments possédant tous des rôles particuliers définis par les relations qui s'établissent entre eux à l'intérieur de ce système, la théorie dialectique pragmatique ne semble pas souscrire à cette définition.

Le problème est que la dialectique pragmatique n'expose nulle part ces potentielles relations entre les éléments qui composent un éventuel système. Ce qui est proposé dans la

⁴⁷ Douglas Walton, *Plausible Argument in Everyday Conversation*, p. 161.

DP est une conception de l'argument qui doit être évalué en fonction du but du dialogue dans lequel il s'inscrit. Ceci est une toute autre question car il ne s'agit pas de donner aux éléments du système (peut-être les arguments) un ou des rôles en regard de celui-ci (peut-être les dialogues). Il s'agit, selon la théorie que nous avons exposée plus tôt, d'évaluer des arguments en regard des règles ou des caractéristiques propres à un dialogue en particulier. Ceci revient à concevoir cette théorie comme étant normative – dans la mesure où elle l'est – pour l'évaluation de l'argument. Autrement dit, nous ne comprenons pas avec cette théorie le «rôle» joué par l'argument à l'intérieur d'un dialogue par sa relation avec les autres éléments, nous comprenons plutôt s'il est correct ou fallacieux en rapport à un code de conduite. Le contexte apparaît moins comme un système que comme un ensemble de normes à respecter.

Étrangement, le fait que le dialogue soit un cadre normatif est ce que Walton souligne dans *Commitment in Dialogue*, tout en intégrant encore une fois l'expression «fonctionne» à ses explications : «But central to understanding how each type of dialogue functions as a normative context of argumentation is the problem of how commitment is handled in that type of dialogue»⁴⁸. L'utilisation de l'expression «functions as a normative context» (fonctionne comme un contexte normatif) n'est pas nécessaire pour attribuer au dialogue le prédicat de «contexte normatif». Cette formulation peut même apparaître boîteuse tant elle ne révèle rien sur la nature potentiellement fonctionnaliste de la théorie. Un usage semblable se trouve également dans *Argument Structure: A pragmatic Theory*. Walton dit : «... we briefly indicate how each of them [dialogues] functions as a goal-directed conventional framework of conversation in which arguments occur»⁴⁹. Encore une fois, l'expression «fonctionne comme» n'est pas nécessaire et sa présence brouille même la conception véritable de Walton à l'égard les arguments et leur évaluation.

Un troisième exemple du dérivé «fonctionnel» se retrouve dans *Commitment in Dialogue*, exemple que l'on doit évaluer comme étant associé ou non au courant fonctionnaliste tel que souhaité par Walton dans les exemples précédents. L'auteur dit :

⁴⁸ Douglas Walton et E. Krabbe, *Commitment in Dialogue*, p. 9.

⁴⁹ Douglas Walton, *Argument Structure: A Pragmatic Theory*, p. 23.

«From a point of view of its logic, the quarrel is not complex, but simple. In fact, it is characterized as a kind of anarchy of dialogue, where logical rules of procedure are cast aside. [...] And its function is all too often that of distracting from more reasoned argumentation by bringing in irrelevant appeals to emotion»⁵⁰.

Ici, il est clair que l'utilisation faite de «function» (fonction) est équivalente à «but». Lorsqu'on dit que le dialogue éristique de la querelle a comme fonction d'éloigner le locuteur de la procédure adéquate de l'argumentation raisonnable et rationnelle, c'est dire qu'il a comme *but* de dévier la discussion rationnelle.

Ainsi, le peu d'expressions sur lesquelles on tombe à propos de la «fonctionnalité» de la théorie n'est en rien équivalent à ce type de courant. Les expressions «fonction», «fonctionnelle» ou «fonctionne comme» correspondent dans la DP à «but», «est utilisé comme» ou «est». La pluri-sémantique de cette expression et ses dérivés porte à confusion lorsqu'ils sont utilisés de différentes façons, alors qu'un postulat a été donné sur les intentions d'élaborer une théorie de type fonctionnaliste. À constater les emplois de ces expressions dans différentes explications ou définitions faites par Walton, il appert que l'intention de bâtir une théorie proprement fonctionnaliste de l'argument est véritable. Cependant, cette approche théorique s'élabore pratiquement seulement sur la dissémination de ces expressions un peu partout dans les textes.

Cette prétention au «fonctionnalisme», en plus de l'utilisation de l'expression comme telle, est toutefois consignée dans un postulat transcrit par Jean Goodwin dans son article «Argument Has no Function». Celui-ci retrace dans la théorie de Walton des assertions allant dans le sens d'une théorie «fonctionnaliste» de l'argument. Même si la dialectique pragmatique pouvait être considérée comme telle, il serait impératif selon Goodwin de délaisser cette approche. Il s'empresse d'ailleurs de relever, au-delà des expressions, tout ce qui pourrait être considéré comme appartenant à une théorie «fonctionnaliste» dans l'œuvre de Walton. Il énumère trois éléments puisés dans ces œuvres qu'il associe à ce courant afin de mieux démontrer la nécessité de laisser tomber une telle allégeance :

- a) un argument doit être entrevu comme faisant partie d'une discussion critique

⁵⁰ Douglas Walton et E. Krabbe, *Commitment in Dialogue*, p. 77.

- b) une discussion critique est une activité langagière ayant comme but de résoudre un différend
- c) cette activité est régulée par un ensemble de procédures où la validité d'un argument dépend de son efficacité à mener à bien la résolution du conflit. Une procédure dialectique valide permet de déterminer si un argument – tel qu'il est employé dans une discussion – peut être utile (*instrumental*) dans la résolution du conflit⁵¹

Goodwin fait remarquer qu'un argument peut certes être pris comme étant utile, mais rien ne démontre qu'il a une fonction. Le fait de dire qu'une activité langagière a un but ne place pas la théorie nécessairement sous le fonctionnalisme. En fait, cet élément peut sans contredit faire partie d'une théorie simplement *pragmatique* puisque le but est ce qui détermine le succès ou l'échec d'un argument. D'ailleurs, une multitude d'occurrences du terme «fonctionnel» dans l'œuvre de Walton (surtout dans *Plausible Argument*) signifie en fait «usage», ce qui peut être facilement associé à une théorie pragmatique, non pas fonctionnaliste. Le terme «fonctionnel» doit être pris au sens de «efficace», comme seul l'item c) relevé par Goodwin le mentionne.

3.4 La dialectique pragmatique comme complément à la rhétorique

La dialectique pragmatique ne peut concevoir une application universelle des formes logiques, encore moins des formes rhétoriques. L'erreur avec l'apanage de ces procédés est, selon la DP, de considérer que leur usage peut être fait universellement. Certaines, voire la plupart, de ces formes ne sont pas en soi fautives; elles n'ont pas de caractère intrinsèque erroné. Il est vrai qu'il est possible de mettre en garde tout locuteur d'abuser de cette analyse rhétorique. John Locke dans son *Essai sur l'entendement humain* se garde bien de condamner certains types de ces arguments non démonstratifs comme étant *essentiellement* sophistiques. Il évoque plusieurs sortes d'arguments et en introduit lui-même deux types (l'*argumentum ad verecundiam* et l'*argumentum ad ignorantiam*). Bien que ceux-ci puissent être utilisés de

⁵¹ Jean Goodwin, *Argument Has no Function*, p. 70.

façon abusive souligne Locke, ces arguments ne sont pas en soi fautifs ou à rejeter systématiquement⁵².

Une application sans nuances n'accorde aucune valeur aux arguments émotionnels de type « *ad...* ». La DP soutient que certains arguments de ce type peuvent être corrects dans un certain contexte s'ils sont utilisés à bon escient, car ils possèdent un potentiel à faire avancer le débat. Un premier exemple donné par Walton est le cas de l'avis de l'expert (l'argument *ad verecundiam*). Un locuteur peut utiliser ce type d'argument, notamment dans un contexte où l'on a besoin de jeter la lumière sur une question relevant d'un domaine spécifique et sur laquelle une personne de renom s'est penchée. Le point de vue de cette personnalité, qui a généralement des propos justes et sensés sur certains phénomènes, serait en l'occurrence bienvenu si elle a fait un effort minimal d'investigation. Pour la DP, il ne faut pas considérer le recours à cette forme d'argument automatiquement comme une entrave au chemin de la vérité; on doit plutôt voir que l'argument est pertinent et approprié dans certains cas et dans d'autres, non. Encore une fois, le but du dialogue sera ce qui oriente la discrimination entre les arguments rhétoriques acceptables ou les fallacieux.

Un autre exemple rapporté par Walton dans *The New Dialectic* est l'argument *ad hominem* qui est normalement perçu comme fautif, mais qui peut très bien être positif dans le cadre d'une discussion en particulier. Le recours à cette forme peut être bénéfique lorsqu'un locuteur se rend compte que son adversaire a définitivement des intérêts cachés par rapport à la question ou qu'il affirme le contraire de ce qu'il soutenait auparavant. Faire voir que le point de vue de son interlocuteur est biaisé n'entrave aucunement le but de l'échange; au contraire, il permet de reconnaître la faiblesse des arguments amenés. La DP se sert du contexte pour évaluer la pertinence de chacun des arguments amenés, même s'ils sont de type émotionnel. L'élément important à considérer est que si ces arguments font avancer la discussion, ils doivent être retenus; ou s'il l'entrave, ils seront rejetés.

Le problème encouru par le recours à la rhétorique est que, s'il est nécessaire de préciser chaque fois que ces procédés ne peuvent être appliqués de façon universelle, c'est que la

⁵² Douglas Walton, *The New Dialectic*, p.18.

définition du sophisme n'est pas assez large. On ne peut mettre en garde systématiquement «l'étudiant» ou «l'utilisateur» de ces règles disant qu'elles ne s'appliquent pas de façon universelle. Ceci revient à élaborer une théorie qui, une fois appliquée, ne donnera pas les résultats escomptés. Il s'agit là d'un manque de globalité dans la définition. Les catégories rhétoriques constituent certes un métalanguage qui permet d'identifier le *faire* du locuteur et ce, en analysant le contenu des propositions. Nous pouvons même accorder à ces catégories une force théorique certaine du fait qu'elles réfèrent à des *procédés* langagiers et non à des classifications de contenu fixes – ce qui serait inconcevable à cataloguer dû au nombre infini de propositions pouvant être produites; la valeur de vérité des propositions simples étant déterminée par l'investigation, la recherche ou la science exacte. Par contre, rien ne nous indique dans l'approche rhétorique comment évaluer l'argument dans ces cas précis. Ce qu'apporte Walton à ce sujet est, rappelons-le, le point central de sa théorie : les arguments doivent toujours être évalués par rapport au but du dialogue :

«Whether an ostensibly wandering proof-excursion is to be regarded as fallacious depends strongly on the objective of the game. If the win-strategy of the answer is set towards the required objective of producing some commitment-termination point of his opponent, then his wasting of moves without moving towards B in his chain of proof is to his own detriment more than to his opponent's.»⁵³

Tous les coups n'allant pas dans le sens du but fixé par le dialogue constituent un gaspillage qui se retournera contre le locuteur qui les allègue. Dans le cadre du dialogue du deuxième chapitre, il y a des recours à des procédés rhétoriques que l'on pourrait qualifier d'appel aux sentiments. Ces coups sont effectués par R lorsqu'il amène les propositions ~I, K ou L (coups R4 et R5)⁵⁴ par exemple. Ces arguments consistent à trouver des avantages à adopter la thèse de la bisexualité universelle. R soulève entre autres le fait que l'embarras de dévoiler une identité sexuelle marginale serait supprimé, ou encore que les personnes homo- ou bisexuelles n'auraient pas à faire de parades. Ces arguments, dans le cadre de ce dialogue, ne sont pas acceptables car elles ne constituent pas des prémisses à la thèse de R, ce qu'exige le dialogue critique. Elles sont plutôt, comme nous le mentionnions au deuxième chapitre, des

⁵³ Douglas Walton, *Logical Dialogue-Games*, p.109.

⁵⁴ La proposition ~I correspond à «Les homo- ou les bisexuels ne seraient pas obligés de faire des parades»; la proposition K correspond à «La définition de sa propre identité sexuelle serait plus facile» et la proposition L à «L'embarras de dévoiler une identité sexuelle «marginale» serait écarté».

arguments de «vente» relevant d'un autre type de dialogue vers lequel il est impossible de basculer dans cette discussion-ci. Il est donc clair que ces arguments sont fallacieux si l'on se fie au but du dialogue. Pourtant, les types d'arguments d'appel aux sentiments ne sont pas intrinsèquement fallacieux. Invoquer la pitié de son professeur pour se faire accorder un sursis supplémentaire pour la remise d'un travail pourrait être tout à fait acceptable dans un certain contexte. Ceci serait un appel aux sentiments, mais pouvant être retenu comme tel, en regard du but du dialogue, celui de la négociation.

Bref, nous voyons que les formes rhétoriques peuvent certainement correspondre à des énoncés dans un dialogue qu'ils soient bons ou mauvais. L'évaluation de l'argument, selon l'application stricte de la rhétorique, peut s'avérer limitée, car elle n'accorde pas d'importance au contexte dans lequel un argument s'inscrit. Ne précisant pas les moyens ayant trait à la dimension contextuelle des propositions, la rhétorique donne à penser qu'il n'y a qu'une seule utilisation absolue de ces catégories. Ceci laisse donc un vide théorique sur l'évaluation du choix d'un contenu propositionnel par rapport à la progression de l'échange. La DP dit que nous devons faire preuve d'un discernement différent de cette seule application de l'analyse rhétorique pour parvenir à identifier la non-pertinence des propositions. Autrement dit, il ne s'agit pas de regarder seulement si l'énoncé correspond à une figure de rhétorique, mais il faut voir si la proposition en question vient appuyer ou non ce qui fait l'objet de la discussion. L'approche est par nature différente. Nous voyons que cet aspect supplémentaire dans l'analyse de l'argument s'avère fécond pour détecter les arguments «fallacieux».

En somme, la dialectique pragmatique apporte des éléments importants pour ce qui est de l'analyse des arguments dans les discussions critiques courantes. Elle pallie d'une part l'approche logique par les éléments associés au dialogue. La prise en compte du contexte du dialogue permet d'user d'une plus grande acuité dans la découverte et l'anticipation des arguments de son adversaire. Il est donc utile de faire appel à des modèles qui permettent d'établir des critères supplémentaires dans l'analyse des arguments. L'autre apport majeur de la dialectique pragmatique est son ouverture aux arguments non démonstratifs. En effet, le

propre du dialogue critique est de reposer sur des propositions qui ne sont pas démontrables – jamais ou pas à ce moment. Ceci précise bien les caractéristiques du dialogue critique par rapport aux autres types de dialogues. Cette caractéristique a des incidences sur la conception du fardeau de la preuve ainsi que sur la notion d’acceptabilité. Les locuteurs acceptent une proposition si aucune autre ne peut l’invalider. Si un locuteur apporte un argument qui a une force suffisante pour remettre en question une proposition adverse, le fardeau de la preuve retournera sur le locuteur dont la position est défiée. C’est ainsi aussi que fonctionne l’accusation de sophisme envers son adversaire. C’est au critique d’amener une proposition qui prouve que son interlocuteur est en train de faire un raisonnement fallacieux.

Par contre, d’autres aspects de la dialectique pragmatique ont été notés comme présentant des incongruités; c’est le cas notamment de certains fondements de la DP concernant le caractère normatif de la théorie, puisque le processus dans l’élaboration de la typologie des dialogues n’est pas clarifié. Il demeure que cette typologie correspond davantage à des *types* d’activités plutôt qu’à des *modèles* normatifs, bien que le contraire soit prétendu. La définition de la stratégie doit être aussi complétée par quelque chose qui ressemblerait à ce que van Eemeren et Houtlosser proposent pour leur part, à savoir le fait qu’une stratégie est orientée vers le but commun au dialogue, mais aussi vers le but individuel de chaque participant. Cette dimension est tout à fait utile pour arriver à circonscrire la stratégie de son adversaire. Enfin, la prétention au fonctionnalisme n’a tout simplement pas sa place dans cette approche pragmatique. L’argument n’a pas de fonction, mais bien une utilité et une orientation. Dans le cas du dialogue, il devrait s’agir d’un modèle visant à fournir des critères d’évaluation aux divers coups effectués par les locuteurs.

CONCLUSION

Le but de ce mémoire a été de faire état de l'une des théories de l'argumentation contemporaines qui allait pouvoir fournir des critères d'évaluation aux arguments rencontrés dans des situations quotidiennes. Nous avons choisi d'exposer la dialectique pragmatique telle que proposée par Douglas Walton. Cette théorie présente en effet un intérêt particulier par le fait qu'elle intègre la dimension contextuelle dans l'analyse et l'évaluation des arguments. Nous nous sommes penchés plus particulièrement sur l'étude de la discussion critique comme sous-type du dialogue général de persuasion. Cette théorie se veut par conséquent être normative par le fait qu'elle développe une typologie des dialogues pour lesquels un but particulier et des caractéristiques propres lui sont associées. Le cadre du dialogue est destiné à rendre possible une analyse rigoureuse de l'argument par des règles exprimées en langage ordinaire. Walton s'était sans doute trompé à propos de l'allégeance de sa théorie au fonctionnalisme. Il n'y a pas d'éléments dans sa théorie qui puissent fournir une telle correspondance. Il est suffisant de dire que cette théorie est essentiellement pragmatique, car il s'agit de vérifier si l'argument peut faire ou non avancer une discussion. Bref, la théorie est qualifiée de «dialectique» car l'argument n'est jamais pris seul, il est toujours dans un échange. Elle est dite «pragmatique» car un argument est bon s'il n'est pas réfuté, s'il est accepté provisoirement pour atteindre un but.

L'analyse de l'argument se fait ainsi en fonction du but du dialogue, c'est le critère ultime pour analyser et évaluer un argument : celui-ci doit pouvoir être considéré comme faisant progresser l'échange vers le but pour être qualifié de bon. Si ce critère n'est pas rempli, il sera dit fallacieux. La façon de reconnaître si l'argument entrave la progression de l'échange est en observant s'il se trouve dans un nouveau type de dialogue qui se serait glissé dans l'original. Bien que les dialogues soient souvent composés de plusieurs types, Walton souligne qu'il existe des glissements licites et d'autres illicites entre les dialogues. Une recherche d'information peut très bien s'immiscer dans un dialogue de persuasion, mais une querelle non, puisque celle-ci entraverait la poursuite du but de cette discussion. Un exemple avait été trouvé dans le dialogue analysé au deuxième chapitre lorsque R glissait vers des

arguments de vente plutôt que de persuasion. Toutefois, ce critère a été vu dans le troisième chapitre comme étant pour le moins superflu. La méthode rétrospective devient en effet inutile : le fait de revenir en arrière pour déterminer le but d'un dialogue que l'on aurait désigné comme l'original est en effet une étape qui pourrait être évitée. Un critique n'a pas à effectuer la démarche de retour en arrière, il applique directement les normes et standards associés au type de dialogue en question.

Ce problème vient du fait que l'argument est évalué en fonction de normes propres à un dialogue, alors que Walton propose des types qui ne sont pas normatifs. La DP témoigne plutôt des types d'activités discursives desquelles ne découlent pas nécessairement les normes. L'application de la théorie au deuxième chapitre a été rendue possible parce que nous avons choisi un dialogue critique aux fins d'analyse et que de telles normes existaient pour la discussion critique, celles empruntées à van Eemeren et Grootendorst. Le sixième critère d'évaluation des arguments serait donc appelé à être écarté si des systèmes de normes parvenaient à être établis pour chacun des types de dialogue.

La typologie des dialogues permet néanmoins de faire des distinctions importantes entre les caractéristiques de chacun et ainsi d'être au fait du degré de force de l'échange dans lequel le locuteur est placé. Il est primordial de reconnaître les différences majeures entre la discussion critique et le discours scientifiques : tester la plausibilité d'arguments et trouver les preuves de la vérité d'une proposition ne sont pas les mêmes actions. Mais les deux existent dans les discussions réelles, c'est pourquoi il a été incontournable pour Walton de pouvoir laisser place à la présomption qui doit être analysée en elle-même. Toute proposition dans un dialogue doit être analysée en fonction de son degré de plausibilité ou de véracité. Le locuteur doit savoir distinguer à quel type d'inférence il a affaire et, dans le cas d'une présomption, quelle est sa force réelle.

La dialectique pragmatique juge ainsi pertinent d'intégrer un pluralisme sur le plan logique. Bien que l'analyse ne doive pas être exclusivement logique, une partie de la DP s'astreint à présenter certains systèmes logiques non monotones afin de rendre compte de la force des lois qui sont à la source des inférences. Selon Walton, ces inférences dans les

discussions critiques sont en majeure partie basées sur des généralisations qui peuvent être sujettes à exceptions. La logique de la présomption devient donc utile pour évaluer des propositions de ce type qui sont avancées dans un dialogue.

Par contre, étant donné la quantité innombrable de systèmes logiques qui s'attachent aux différents types d'inférence pouvant survenir dans une discussion, il serait tout simplement contre-productif de tenter d'appliquer systématiquement la totalité de ces logiques à chaque inférence. Une solution serait de pouvoir regrouper quelques-uns de ces systèmes logiques à appliquer sur chacun des types de dialogues, par exemple. Comme le souligne van Benthem : «One needs mechanisms for combining logics (cf. Gabbay 1994), as well as 'triggers' that tell us when we are switching from one reasoning style to another»⁵⁵. Autrement dit, il faudrait avoir des sélections de logiques afin de guider le locuteur dans son choix d'application. Mais, compte tenu du fait que tout type d'inférence peut être produit dans tout dialogue, il s'agirait plutôt de s'en remettre au jugement du locuteur et à l'activation de ses propres paramètres quant au choix du système logique à appliquer. Reste à savoir si une théorisation de ces paramètres est possible; du moins, ce n'est pas la dialectique pragmatique qui nous l'offre.

La prise en compte du contexte pragmatique a néanmoins d'autres avantages dans l'analyse des arguments. Ce contexte permet de circonscrire les prémisses de son adversaire sachant que ce dernier a un but particulier. L'idée de stratégie est ce qui guide en grande partie le locuteur dans l'identification des prémisses de son adversaire. Dans le cas analysé au deuxième chapitre, nous avons bien vu que la conclusion abrupte du dialogue faite par R était fallacieuse, car il s'était arrogé le titre de gagnant sans pour autant s'être débarrassé du fardeau de la preuve. Cette analyse ne peut pas être effectuée seulement par les instruments logiques. C'est pourquoi l'arrière-plan du dialogue est toujours important à prendre en considération.

Pour le dialogue de persuasion (ou discussion critique), le travail de dévoilement des prémisses cachées est la démarche principale. Ramener son adversaire vers sa propre position

⁵⁵ Johan van Benthem, *Logic and Argumentation*, p. 32-33.

à l'aide de propositions intermédiaires est la stratégie privilégiée pour un type de dialogue permissif. Par conséquent, savoir reconnaître sur quelles prémisses se base le raisonnement de son adversaire est incontournable pour identifier ce qui est véritablement à la base de la divergence de points de vue – ce qui crée un différend – et ce qui est fautif dans les arguments. Par contre, nous avons soulevé un problème au troisième chapitre quant à la conception de la stratégie pour Walton. Celui-ci omet en effet d'intégrer à sa définition les buts personnels à chacun, en plus de celui du dialogue commun. La prise en compte de cette dimension serait en fait d'une grande utilité pour le critique qui doit pousser son adversaire à exposer l'ensemble de ses engagements, et donc ses motifs à soutenir telle ou telle thèse.

Dans la perspective dialectique pragmatique, le locuteur doit faire la réelle démonstration que l'argument de son adversaire est fautif en amenant de nouvelles informations qui le défient; il ne peut avoir recours qu'à une simple formule pour accuser son adversaire de faire un sophisme. C'est en fait l'unique façon pour la DP de se départir aussi des sophismes. Chaque argument doit pouvoir être défié par une proposition plus forte; il revient donc au locuteur de procéder de la même façon pour les arguments qu'il juge fallacieux. Le travail repose ainsi en grande partie sur le critique ou le locuteur qui s'oppose à une proposition avancée dans un dialogue. C'est pourquoi la définition du fardeau de la preuve telle que présentée par la dialectique pragmatique s'avère utile.

Cette théorie est foncièrement sous-tendue par le principe de réfutabilité. Le jeu du dialogue se joue en allant de défenses à attaques par rapport à une thèse ou ses présupposés. Dans le cadre sémantique, la «preuve» se fait en assertant un ensemble de propositions qui donnent lieu à une stratégie gagnante. Dans le cadre pragmatique, la «preuve» est faite lorsque les propositions se sont avérées étanches à toute critique. Pour ce faire, le joueur a dû puiser dans l'ensemble des engagements de l'autre pour prouver sa position.

Enfin, il est à noter que la dialectique pragmatique, par son nouveau cadre d'analyse, vient colmater certaines brèches dans l'explication de procédés rhétoriques. La dialectique pragmatique ne conçoit pas le recours aux procédés rhétoriques nécessairement comme une entrave au but du dialogue. Comme nous le mentionnions plus haut, l'argument est toujours

évalué en dernière instance par le but du dialogue auquel il appartient. Il se peut donc qu'une figure de rhétorique soit acceptable dans un dialogue, mais à condamner dans un autre. Ce que la dialectique pragmatique rappelle est que ces formes n'ont pas de caractère intrinsèquement erroné et que la façon d'expliquer qu'elles ne sont pas fautives en soi est de ramener l'évaluation au contexte. La force de la dialectique pragmatique, s'il en est une, est bien celle de la mise de l'avant des critères extra-logiques propres au dialogue et qui doivent être pris en compte lors de l'évaluation des arguments. Toutefois, pour certains, cette approche demande à être complétée par un ensemble de règles propres à chacun de ces dialogues et qui lui conférerait une teneur réellement normative.

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote. 2004. *Topiques*. T. 5 de *Organon*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 362 pages.
- . 2003. *Les réfutations sophistiques*. T. 4 de *Organon*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 154 pages.
- Barth, E. M. et E. C. W. Krabbe. 1982. *From Axiom to Dialogue: A Philosophical Study of Logics and Argumentation*. Berlin: W. de Gruyter, 337 pages.
- Bassham, G. et al. 2002. *Critical Thinking: A Student's Introduction*. Boston: McGraw-Hill, 578 pages.
- Beall, J. C. et Greg Restall. 2006. *Logical Pluralism*. New York: Oxford University Press, 143 pages.
- Blackburn, Simon. 1973. *Reason and Prediction*. Cambridge: Cambridge University Press, 175 pages.
- Blackburn, Pierre. 1994. *Logique de l'argumentation*. Montréal: Renouveau pédagogique, 494 pages.
- Boyd, Robert. 2003. *Critical Reasoning and Logic*. Upper Saddle River (N. J.): Prentice Hall, 337 pages.
- Breton, P. et G. Gauthier. 2000. *Histoire des théories de l'argumentation*. Paris : La Découverte, 113 pages.
- Copi, I. et C. Cohen. 1998. *Introduction to Logic*. Upper Saddle River : Prentice-Hall, 705 pages.
- Cummings, Louise. 2003. «Formal Dialectic in Fallacy Inquiry : An Unintelligible Circumscription of Argumentative Rationality?». *Argumentation*, vol. 17, no 2, p. 161-183.
- Eggs, Ekkehard. 1994. *Grammaire du discours argumentatif*. Paris: éditions Kimé, 245 pages.
- Fisher, Alec. 2001. *Critical Thinking: An Introduction*. Cambridge: Cambridge University Press, 249 pages.
- Freeman, James B. 2005. *Acceptable Premises*. Cambridge: Cambridge University Press, 401 pages.

- . 2005. «Systemizing Toulmin's Warrants: An Epistemic Approach». *Argumentation*, vol. 19, no 3, p. 331-346.
- . 1996. «Epistemic Justification and Premise Acceptability». *Argumentation*, vol. 10, no 1, p. 59-68.
- . 1992. «Relevance, Warrants, Backing, Inductive Support». *Argumentation*, vol. 6, no 2, p. 219-275.
- Gabbay, Dov et John Woods. 2001. «Non-cooperation in Dialogue Logic». *Synthese*, vol. 127, no 1-2, p. 161-186.
- Goodwin, Jean. 2007. «Argument Has No Function». *Informal Logic*, vol. 27, no 1, p. 69-90.
- Haack, Susan. 1978. *Philosophy of Logics*. Cambridge: Cambridge University Press, 276 pages.
- Hamblin, Charles. L. 1970. *Fallacies*. Londres: Methuen, 326 pages.
- Hintikka, Jaako. 2001. «Is Logic the Key to All Good Reasoning?». *Argumentation*, vol. 15, no 1, p. 35-57.
- . 1989. «The Fallacy of Fallacies». *Argumentation*, vol. 1, no 3, p. 211-238.
- . 1989. «The Role of Logic in Argumentation». *The Monist*, vol. 72, no 1, p. 3-23.
- . 1983. *Game-theoretical Semantics: Essay on Semantics*. Boston: D. Reidel, 392 pages.
- Hintikka, J. et G. Sandu. 1997. «Game-Theoretical Semantics». In *Handbook of Logic and Language*, sous la dir. de J. van Benthem et A. Meulen, Amsterdam: Elsevier, p. 361-410.
- Hodges, Wilfrid. 2001. «Dialogue Foundations I: A Sceptical Look». *Aristotelian Society*, vol. supplémentaire, no 75, p. 17-32.
- Hunter, Geoffrey. 1971. *Metalogic: An Introduction to the Metatheory of Standard First Order Logic*. Berkeley: University of California Press, 288 pages.
- Inch, E. S. et Barbara Warnick. 2002. *Critical Thinking and Communication: The Use of Reason in Argument*. Boston: Allyn and Bacon, 374 pages.
- Johnson, R. H. et J. A. Blair. 1997. «Informal Logic in the Twentieth Century». In *Historical Foundations of Informal Logic*, sous la dir. de Douglas Walton et Alan Brinton, p. 158-177. Brookfield (VT): Ashgate.

- Krabbe, Erik C. et J. A. van Laar. 2007. «About Old and New Dialectic: Dialogues, Fallacies, and Strategies». *Informal Logic*, vol. 27, no 1, p. 27-58.
- Krabbe, Erik C. 2001. «Dialogue Foundations II: Dialogue Logic Revisited». *Aristotelian Society*, vol. supplémentaire, no 75, p. 33-49.
- . 1985. «Formal Systems of Dialogue Rules». *Synthese*, vol. 63, p. 295-328.
- Levi, Don S. 2000. *In Defense of Informal Logic*. Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 224 pages.
- Lorenz, Kuno. 2001. «Basic Objectives of Dialogue Logic in Historical Perspective». *Synthese*, vol. 127, no 1-2, p. 255-263.
- Meyer, Michel. 1982. *Logique, langage et argumentation*. Paris : Hachette, 142 pages.
- Pauly, M. et R. Parikh. 2003. «Game logic – An Overview». *Studia Logica*, vol. 75, no 2, p. 165-182.
- Perelman, C. et L. Olbrechts-Tyteca. 1988. *Traité de l'argumentation : la nouvelle rhétorique*, 5^e éd. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 734 pages.
- Pinto, Robert C. 2001. *Argument, Inference and Dialectic*. Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 148 pages.
- Plantin, Christian. 1996. *L'argumentation*. Coll. «Mémo», no 23. Paris: Seuil, 93 pages.
- Rescher, Nicholas. 1976. *Plausible Reasoning: An Introduction to the Theory and Practice of Plausibilistic Inference*. Assen: Van Gorcum, 124 pages.
- . 1964. *Hypothetical Reasoning*. Amsterdam: North-Holland, 95 pages.
- Scriven, Michael. 1976. *Reasoning*. New York: McGraw Hill, 250 pages.
- Slob, Wouter. H. 2002. «How To Distinguish Good and Bad Arguments: Dialogico-Rhetorical Normativity». *Argumentation*, vol. 16, no 2, p. 179-196.
- Sperber, Dan et Deirdre Wilson. 1986. *Relevance: Communication and Cognition*. Cambridge: Harvard University Press. p. 118-171.
- Thibaut, Victor. 1997. *Logique et expression de la pensée*. Montréal: Gaëtan Morin, 558 pages.
- Toulmin, Stephen. 1958. *The Uses of Argument*. Cambridge: Cambridge University Press, 264 pages.

- van Benthem, Johan. 1994. «Logic and Argumentation». In *Logic and Argumentation*, sous la dir. de Frans van Eemeren, p. 27-41. Amsterdam: North-Holland.
- van Eemeren, F. H. et P. Houtlosser. 2007. «The Contextuality of Fallacies». *Informal Logic*, vol. 27, no 1, p. 59-67.
- van Eemeren, F. H. et R. Grootendorst. 1996. *La Nouvelle dialectique*. Paris : Kimé, 251 pages.
- . 1994. «Developments in Argumentation Theory». Chap. in *Logic and Argumentation*, p. 9-26. Amsterdam: North-Holland.
- . 1983. «Fallacies and the Code of Conduct for Rational Discussants». Chap. in *Speech Acts in Argumentative Discussions*, 215 pages. Dordrecht : Foris Publications.
- . 1987. «Les sophismes dans une perspective pragmatico-dialectique ». In *L'argumentation*, sous la dir. d'Alain Lempereur, Colloque de Cerisy, 216 pages. Liège : Mardaga.
- van Eemeren, F. H., R. Grootendorst et F. S. Henkemaans. 1996. *Fundamentals of Argumentation Theory: A Handbook of Historical Backgrounds and Contemporary Developments*. Mahwah: Laurence Erlbaum, 424 pages.
- Vernant, Denis. 1986. *Introduction à la philosophie de la logique*. Bruxelles : Pierre Mardaga, 255 pages.
- Walton, Douglas N. 2004. *Abductive Reasoning*. Tuscaloosa (Ala.): University of Alabama Press, 303 pages.
- . 2004. *Relevance in Argumentation*. Mahwah (N. J.) : L. Erlbaum Associates, 311 pages.
- . 2002. «Are Some Modus Ponens Arguments Deductively Invalid?». *Informal Logic*, vol. 22, no 1, p. 19-46.
- . 1999. *One-sided Arguments: A Dialectical Analysis of Bias*. Albany: State University of New York Press, 295 pages.
- . 1998. *The New Dialectic: Conversational Contexts of Argument*. Toronto: University of Toronto Press, 304 pages.
- . 1996. *Argument Structure: A Pragmatic Theory*. Toronto: University of Toronto Press, 304 pages.
- . 1996. *Argumentation Schemes for Presumptive Reasoning*. Mahwah (N. J.): Lawrence Erlbaum Associates, 218 pages.

- . 1992. *Plausible Argument in Everyday Conversation*. Albany: State University of New York Press, 302 pages.
- . 1990. *Practical Reasoning: Goal-driven, Knowledge-based, Action-guiding Argumentation*. Totowa (N. J.): Rowman & Littlefield, 395 pages.
- . 1989. *Informal Logic: A Handbook for Critical Argumentation*. New York: Cambridge University Press, 292 pages.
- . 1989. *Question-Reply Argumentation*. New York: Greenwood Press, 408 pages.
- . 1986. «Argumentation and Fallacies : The Problems in Teaching» In *Philosophie et culture vol. V*, sous la dir. de Venant Cauchy, Congrès mondial de philosophie, Montréal: Montmorency, p. 373-381.
- . 1984. *Logical Dialogue-Games and Fallacies*. Lanham (MD): University Press of America, 315 pages.
- . 1982. *Topical Relevance in Argumentation*. Amsterdam: John Benjamins, 83 pages.
- Walton, Douglas N. et Erik C. Krabbe. 1995. *Commitment in Dialogue: Basic Concepts of Interpersonal Reasoning*. Albany: State University of New York Press, 223 pages.
- Woods J. et D. N. Walton. 1992. *Critique de l'argumentation : Logiques des sophismes ordinaires*. Paris : Kimé, 233 pages.